OEUVRES

COMPLÈTES

DE

Fr. 148

J. J. ROUSSEAU.

TOME DIXIÈME.

ÉMILE. TOME QUATRIÈME.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

SUITE DU LIVRE CINQUIEME.

Je me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, et à les élever l'un pour l'autre et l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal entendus, et qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la Nature, et s'ils auroient entr'eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage, et ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que

les uns et les autres n'ont encore que la forme primitive et commune; dans le second, chaque caractere étant développé par les institutions sociales, et chaque esprit ayant reçu sa forme propre et déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel et de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caracteres, l'état social distingue les rangs, et que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal assortis et tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'altérent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche; plus il y a de riches et de pauvres, moins il y a de peres et de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille; chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus et faire d'heureux mariages? étouffez les préjugés, oubliez les intitutions humaines, et consultez la Nature. N'unissez pas les gens qui ne se conviennent que dans une con-

dition donnée, et qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie; et qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres, qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la Nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire! je dis la mienne, et non celle du pere; car en me confiant son fils il me céde sa place, il substitue mon droit au sien; c'est moi qui suis

le vrai pere d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aie attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-temps Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue, mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera temps.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pancher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, et telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son éleve un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il ne pour-

roit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? et cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse et l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que, de plus, on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, et souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent, pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme : comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il éleve son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il s'abaisse sans s'élever : ainsi, dans le premier cas, il y a du bien sans mal, et dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la Nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent, et tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme

se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, et d'être ingrat ou méprisé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef; et le maître devenu l'esclave se trouve la plus ridicule et la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris que les Rois de l'Asie honorent et tourmentent de leur alliance, et qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, se souvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction; ils se tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, et gouverner celui qui commande. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un Ministre dans l'Etat, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misere, scandale et déshonneur.

Reste le choix entre ses égales et ses inférieures, et je crois qu'il y a encore quel-

que restriction à faire pour ces dernieres; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme: non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau et honnête, et que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense gueres. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres et même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, et cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, et tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes: on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron pour être homme de bien;

et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable ; et c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les ménacer, les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation, de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple et grossierement élevée, qu'une fille savante et bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se

faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule et très justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre, Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect ; de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans ; ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, et de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla ? diserta es.

Après ces considérations vient celle de

la figure ; c'est la premiere qui frappe, et la derniere qu'on doit faire ; mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; et quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de temps l'une et l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient et la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse et se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, et l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse ; et au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des gra-

ces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance et par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce ; et son mari le sentira plus que personne au monde. Son éducation n'est ni brillante ni négligée ; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre ; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, et Télémaque, qui lui tomba par hasard dans les mains ; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment et un esprit sans délicatesse ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on destine à l'instruire ! Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple ; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante : il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est temps, enfin, qu'ils se voyent ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes et rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville, et ditavec dépit: que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'est pas là qu'est l'épouse de mon cœur : mon ami, vous le saviez bien ; mais mon temps ne vous coûte gueres, et mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement et lui dis sans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'instant il me saute au cou tout confus, et me serre dans ses bras sans répondre. C'est toujours sa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures ; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant assez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, et tantôt marchant à petits pas. A force de suivre ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit ; et je n'imagine aucun Lecteur encore assez prévenu par les usages, pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée ; et dans la vîtesse de notre marche, perdant le temps pour le ménager.

Les hommes disent que la vie est courte, et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plai-

gnent de la rapidité du temps, et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans delà ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vîte, ils mentent ; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils employeroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entiere ; et il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter, au gré de son ennui, celles qui lui étoient à charge, et au gré de son impatience, celles qui le séparoient du moment desiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, et d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, et qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, et dont autrement il ne sauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, et vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte,

puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop court. Vivre et jouir seront pour lui la même chose; et dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir; et quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du temps. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire; et ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse et dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît.

Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, et ne court gueres en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé ? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, de faire du bien quand il le peut ? non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere ? je la côtoye; un bois touffu ? je vais sous son ombre; une grotte ? je la visite; une carriere ? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes, je passe par-tout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; et ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête et que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las. . . . mais Emile ne se lasse gueres; il est robuste; et pourquoi se lasseroit-il ? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? Il porte

par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, et la maniere de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, savent des noms et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois; ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place: le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre; Daubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans;

frans; et les piétons toujours gais, légers, et contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois gueres adroit, ou qu'Emile soit bien peu curieux: car avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, et nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere course un terme éloigné: le prétexte en est facile; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive: mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mene dans sa chaumiere, nous man-

geons de grand appétit son maigre dîné. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus. . . . vous auriez trouvé une maison de paix. . . . . des gens si charitables ! . . . . de si bonnes gens ! . . . . Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois ; . . . . ils ne pâtissent pas, Dieu merci ; et tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage : je serois bien aise de les voir ; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien : s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on erre dans les bois ; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, et le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence ; nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous questionne, mais poliment : sans dire le sujet de notre voyage, nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de con-

noître l'état des gens dans leurs manieres: quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus; sur ce passeport nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre et commode; on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! et pour des inconnus! Je crois être au temps d'Homere. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; par-tout où les étrangers sont rares ils sont bien venus; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de l'être: c'est l'affluence des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du temps d'Homere on ne voyageoit gueres, et les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous sommes peut-être les seuls passagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même est un éloge, de savoir se passer d'hôtes, et de les recevoir toujours bien.

Séchés et rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison; il nous présente à sa femme; elle nous reçoit, non pas seulement avec politesse, mais avec bonté. L'honneur de ses coups-d'œil est pour Emile. Une mere dans le cas où elle est, voit rarement sans inquiétude, ou du moins sans curio-

sité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reste un vide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence, et s'assied modestement sans parler. Emile occupé de sa faim ou de ses réponses, la salue, parle et mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable et sage; et cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur et vous, las et mouillés, comme Télémaque et Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute: et les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odissée, et n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, et n'oser souffler. La mere, qui remarque son embarras, fait signe au pere, et celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans

leur union ; la vie douce et paisible qu'ils menent dans leur retraite, et toujours sans dire un mot de la jeune personne ; tout cela forme un récit agréable et touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt. Emile ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui serre une main du mari qu'il a saisie, et de l'autre prend aussi la main de la femme sur laquelle il se penche avec transport en l'arrosant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus sensible que personne à cette marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctète. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure ; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance ; ses manieres sont vives sans étourderie ; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante : la jeune personne le voyant pleurer est prête de mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrette la retient : elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mere, qui dès le commencement du soupé n'a cessé de veiller sur elle, voit sa

contrainte, et l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après la jeune fille rentre, mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur : Sophie, remettez-vous ; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, et jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie ! est-ce vous que mon cœur cherche ? est-ce vous que mon cœur aime ? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte et de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses ; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet et troublé ; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard : guidez-moi, tandis qu'il est temps ; si mon cœur se livre et se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, et

dont le plus distrait en apparente est en effet le plus attentif? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet: elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'amour encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, et cela suffit; elle sera bien malheureuse s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, et l'expérience de plus. La mere de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il est temps de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, et qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: si elle dit un mot, il ouvre la bouche; si elle baisse les yeux, il les baisse; s'il la voit soupirer, il soupire; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naï-

veté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeste, et ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, et lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve et trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; et l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme, dans le cours de la vie de l'un et de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles et pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans; et l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante et la plus difficile de toute l'éducation:

cation : savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera surtout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle omise par tous les autres, et pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'est un assez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute ? Ce devroit être l'histoire de mon espèce : vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre considération, qui renforce la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil et à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes ; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier amour, mais la premiere passion de toute espèce ; que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractère. Ses manières de penser, ses sentimens, ses goûts, fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile et moi, la

nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc ? la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne ? Est-il fou de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ? Attendez, jeune homme ; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore chez qui vous êtes ; et à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maison.

Ce n'est pas le temps des leçons, et celles-ci ne sont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le desir de justifier son penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réserve même, ne font qu'irriter sa vivacité : déjà Sophie lui paroît trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans son mauvais habit de voyage, Emile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas : mais je ris de son empressement à s'accommoder du linge de la maison. Je pénètre sa pensée ; j'y lis avec plaisir qu'il cherche, en se préparant des restitutions, des échanges, à s'établir une espèce de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer et d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour est plus rafinée; elle a bien d'autres prétentions. Sophie est mise encore bien plus simplement que la veille, et même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours scrupuleuse. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie sait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration, mais elle ne sait pas qu'une parure plus négligée en est une autre; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh! qu'importe à l'amant comment on soit mise, pourvu qu'il voie qu'on s'occupe de lui? Déjà sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur ne va les chercher; il ne lui suffit plus qu'il les voie, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie et sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des insructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus; ils ne se sont pas dit encore un seul mot; et déjà l'on voit qu'ils s'enten-

dent. Leur abord n'est pas familier; il est embarrassé, timide; ils ne se parlent point; leurs yeux baissés semblent s'éviter, et cela même est un signe d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert; ils sentent déjà le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, et cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas décent qu'un amant couche dans la maison de sa maîtresse.

A peine sommes-nous hors de cette maison chérie qu'Emile songe à nous établir aux environs; la chaumiere la plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du Château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déjà la passion vous aveugle! Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison? Malheureux! vous croyez aimer, et vous voulez déshonorer votre maîtresse! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune

homme qui sort de sa maison couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée ? Ferez vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur? Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes et leurs injustes soupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter ? Mon attachement ne fera point sa honte, il fera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur et mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides et raisonnables, parce qu'ils dérivent également de la Nature, et que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul ; et le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même ; et vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces

différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, et qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux? Ignore-t il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé? Eh! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû?

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, et toujours extrême dans ses idées, croit déjà n'être jamais assez loin du séjour de Sophie: il double le pas pour fuir plus promptement; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés: il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons: nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville; nous allons cher-

çher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches, où notre séjour deviendroit suspect. C'est-là qu'arrive enfin le nouvel amant, plein d'amour, d'espoir, de joie, et sur-tout de bons sentimens ; et voilà comment dirigeant peu-à-peu sa passion naissante vers ce qui est bon et honnête, je dispose insensiblement tous ses penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere ; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés ; il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le consommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir ; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dant tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il est un temps pour jouir de la vie, c'est assurément la fin de l'adolescence, où les facultés du corps et de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, et où l'homme, au milieu de sa course, voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la briéveté. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir ; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, et qu'en s'apprêtant un avenir misé-

rable, elle ne sait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit et de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion; mais soumis à la loi de la sagesse, et docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, et plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, et n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante : son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice et de jouissance; il aime un objet aimable, et plus aimable encore par son caractère que par sa personne; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il

lui faut encore, et qu'on puisse accorder avec ce qu'il a. Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un destin si doux ? Irai-je troubler une volupté si pure ? Ah ! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à son bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir ; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, et sois aimé ! Jouis long-temps avant que de posséder ; jouis à la fois de l'amour et de l'innocence ; fais ton paradis sur la terre en attendant l'autre ; je n'abrégerai point cet heureux temps de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il sera possible. Hélas ! il faut qu'il finisse, et qu'il finisse en peu de temps ; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, et que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Si-tôt qu'elles sont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train ; pour cette fois, en partant, il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

Si je n'ai pas perdu mon temps, la sienne entiere ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée et le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, et, sans s'impatienter, sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin; il erre long-temps avant de se reconnoître, et toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté: je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple et plus obligeante que la premiere fois; nous sommes déjà d'anciennes connoissances. Emile et Sophie se saluent avec un peu d'embarras, et ne se parlent toujours point: que se diroient-ils en notre présence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promene dans le jardin; ce jardin a pour parterre un potager très bien entendu, pour parc un verger couvert de grands et beaux arbres fruitiers de toute espèce, coupé en divers sens de jolis ruisseaux, et de platebandes pleines de fleurs. Le beau lieu! s'écrie Emile, plein de son Homère, et toujours dans l'enthousiasme; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit savoir ce que c'est qu'Alcinoüs, et la mere

le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homère, est critiqué par les gens de goût, comme trop simple et trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un étranger reçut l'hospitalité, songea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confusion. Le pere, qui se plaît à l'augmenter, prend la parole et dit, que la jeune Princesse alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux serviettes sales, en disant qu'elles sentoient le graillon? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité naturelle s'excuse avec vivacité; son papa sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchis-

(13) » En sortant du Palais on trouve un vaste jardin » de quatre arpens, enceint et clos tout à l'entour, planté » de grands arbres fleuris, produisant des poires, des pom- » mes de grenade et d'autres des plus belles espèces, des » figuiers au doux fruit, et des oliviers verdoyans. Jamais » durant l'année entiere ces beaux arbres ne restent sans » fruits: l'hiver et l'été, la douce haleine du vent d'ouest » fait à la fois nouer les uns et mûrir les autres. On voit » la poire et la pomme vieillir et sécher sur leur arbre, la » figue sur le figuier et la grape sur la souche. La vigne » inépuisable ne cesse d'y porter de nouveaux raisins; on » fait cuire et confire les uns au soleil sur une aire, tandis » qu'on en vendange d'autres, laissant sur la plante ceux » qui sont encore en fleurs, en verjus, ou qui commencent » à noircir. A l'un des bouts, deux quarrés bien cultivés

seuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire (14), et qu'elle en eût fait davantage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire, en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, et ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs? Honteuse et tremblante, elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante! il n'est plus temps de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être; très heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue; et nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés,

» et converts de fleurs toute l'année sont ornés de deux » fontaines, dont l'une est distribuée dans tout le jardin, » et l'autre, après avoir traversé le Palais, est conduite » à un bâtiment élevé dans la ville pour abreuver les » Citoyens ».

Telle est la description du jardin royal d'Alcinoüs au septieme livre de l'Odyssée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere et des Princes de son temps, on ne vois ni treillages, ni statues, ni cascades, ni boulingrins.

(14) J'avoue que je sais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon des mains aussi douces que les siennes, et qu'Emile doit baiser si souvent.

ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche ; insensiblement ils nous précèdent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, et nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive et posée ; Emile parle et gesticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, et l'on voit qu'ils mettent le temps à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, et ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert et caressant ; ses yeux pétillent de joie ; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie, pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé ; en approchant, elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, et sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'-chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-temps.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins

embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, et de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela sans jeter les jeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, et qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner: il n'en est rien pourtant, et Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant! ... En songeant que le cœur sensible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son premier entretien avec sa maîtresse, je jouis du prix de ma peine; son amitié m'a tout payé.

Les visites se réitèrent. Les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour, croit déjà toucher à son bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute et ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie; tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle;

il sait que ce sont les peres qui marient les enfans ; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens, il lui demande la permission de le solliciter ; elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom, même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, et que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir ! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, et c'est alors que l'amour le plus tendre employe son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit : si on ne le lui dit, il ne le saura de ses jours, et Sophie est trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre ; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment songeroit-il à ces obstacles ? Emile sait-il s'il est riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Graces au Ciel il n'a nul besoin de l'être, il sait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur et non de sa bourse. Il donne aux malheureux son temps, ses soins, ses affections, sa personne ; et dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-t-il compter pour quelque chose l'agent qu'il répand sur les indigens.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute : car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien ; il est craintif et tremblant devant elle. Il n'espère plus la toucher par la tendresse, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse ; le dépit est prêt à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportemens, et le regarde. Ce seul regard le désarme et l'intimide : il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée et de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse ; il implore son assistance et ses conseils. Quel impénétrable mystère ! Elle s'intéresse à mon sort, je n'en puis douter ; loin de m'éviter elle se plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, et du regret quand je pars ; elle reçoit mes soins avec bonté ; mes services paroissent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes sollicitations, mes prieres. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence ; et si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle sans vouloir

entendre

entendre parler d'être à moi? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime et qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler; servez votre ami, couronnez votre ouvrage; ne rendez pas vos soins funestes à votre Eleve: Ah! ce qu'il tient de vous fera sa misère, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, et j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile; je l'obtiens enfin; et j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractère et au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire; et transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jeter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, et revenir digne d'être son époux.

Hé quoi, dis-je en l'arrêtant, et riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point? et après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner? Comment ne voyez-vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation et rendre Sophie plus intraitable? C'est un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en seroit un très grand de les lui avoir tous

sacrifiés ; et si sa fierté ne peut se résoudre à vous avoir la premiere obligation, comment se résoudroit-elle à vous avoir l'autre? Si elle ne peut souffrir qu'un mari puisse lui reprocher de l'avoir enrichie, souffrira-t-elle qu'il puisse lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux, tremblez qu'elle ne vous soupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez, au contraire, économe et soigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuse de vouloir la gagner par adresse, et de lui sacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui fassent peur, et que ses oppositions viennent précisément des richesses? Non, cher Emile, elles ont une cause plus solide et plus grave dans l'effet que produisent ces richesses dans l'ame du possesseur. Elle sait que les biens de la fortune sont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent et des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, et pensent qu'on leur en doit le reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous à faire, ô Emile, pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle ; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble, de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de cons-

tance et de temps surmontez sa résistance : à force de sentimens grands et généreux, forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la, servez-la, servez ses respectables parens. Prouvez-lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle et passagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune ; c'est le seul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune homme ; combien il lui rend de confiance et d'espoir ; combien son honnête cœur se félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'existeroit pas, ou qu'il ne seroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris son caractère, qui est-ce qui n'imaginera pas sa conduite en cette occasion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens et le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur ! si beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, et qui me rendît si content de moi-même. Au reste, cet emploi ne laisse pas d'avoir ses agrémens : je ne suis pas mal venu dans la maison ; l'on s'y fie à moi du soin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais si docile. La petite personnne m'accable d'amitiés dont

je ne suis pas la dupe, et dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'est ainsi qu'elle se dédommage indirectement du respect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; et lui qui sait que je ne veux pas nuire à ses intérêts, est charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il se console quand elle refuse son bras à la promenade, et que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main, et me disant tout bas de la voix et de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos sentimens sur nos visages, et d'interpréter nos dicours par nos gestes : il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincere est à son aise, quand, sans être entendue de Télémaque, vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! Avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! Avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son Eleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun, quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscrétion, quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en en-

tendre, et de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer!

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il presse, il sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe, pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie, de son côté, veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre et temps des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour et de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très sérieusement; et si elle accepte ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, et souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent: vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, et sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane et Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour et de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la

sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens et de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, et dans l'ivresse des desirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs et de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-même; je les rassemble sans ordre et sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh! qui est ce qui a un cœur, et qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'éleve, et du concours des uns et des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour et la vertu puissent faire le bonheur?

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive et légere, elle aime à sauter, il danse avec elle; il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes: la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'amour; il est permis à un amant de don-

ner ces leçons avec volupté ; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode et l'accorde. Il est facteur, il est luthier aussi-bien que menuisier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues, auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, et dont elle orne le cabinet de son pere. Les cadres n'en sont point dorés et n'ont pas besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple ; elle cultive tous les talens, et son charme les embellit tous. Son pere et sa mere se rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chere ; l'amour a paré toute leur maison ; lui seul y fait regner sans frais et sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent et d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, et pare sur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire ; mais il a besoin lui de la parer : c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plai-

sir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant et risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile ; il croit qu'il n'a qu'à dire, et qu'à l'instant elle l'entendra : il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zele et tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content ! Il croit voir les Cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux, pour éviter ceux qui les poursuivent; et quand ils se rencontrent, la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes ; mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout et ne retient pas grand'chose.

Ses

Ses plus grands progrès sont dans la morale et les choses de goût ; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales et du systême du monde ; quelquefois dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocens et purs osent s'élever jusqu'à son Auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans dans la fleur de l'âge employent leur tête-à-tête à parler de Religion ! Ils passent leur temps à dire leur catéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime ? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme ; ils se voyent parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du Ciel, et ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur, et les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames ! ils connoîtront un jour vos plaisirs, et regretteront toute leur vie l'heureux temps où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissen-

tions, même des querelles; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement; mais ces petits orages passent rapidement et ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre: les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la premiere lui en a fait espérer autant des autres; il s'est trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincere qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très utile, et d'en combattre une très funeste.

Emile aime; il n'est donc pas téméraire; et l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, et son pere lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus secrets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer; et quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il quelquefois, en soupirant, presser ce

bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hazarde à baiser furtivement sa robe, et plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans ; Emile ne les endure pas sans replique : le reste du jour se passe en bouderie, et l'on se sépare très mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mere est sa confidente ; comment lui cacheroit-elle son chagrin ? C'est sa premiere brouillerie ; et une brouillerie d'une heure est une si grande affaire ! Elle se repent de sa faute ; sa mere lui permet de la réparer, son pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mere ; le pere est aussi dans la même chambre : Emile entre avec respect, mais d'un air triste. A peine le pere et la mere l'ont-ils salué, que Sophie se retourne, et lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte. Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée : il la reçoit, et ne la baise pas. Sophie, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manieres des femmes, et qui ne

sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, et ne s'appaise pas si vîte. Le pere de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, et donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, et je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne un œil suppliant vers la mere; et croyant voir un signe de consentement, s'approche, en tremblant, du visage de Sophie, qui détourne la tête, et, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas; on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere! Sévere Sophie, prenez garde à vous: on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere sort pour quelque affaire, la mere envoye Sophie sous quelque prétexte; puis elle adresse la parole à Emile, et lui dit d'un ton assez sérieux: « Monsieur, je crois qu'un

» jeune homme aussi bien né, aussi bien élevé que vous, qui a des sentimens et des » mœurs, ne voudroit pas payer du déshon» neur d'une famille, l'amitié qu'elle lui té» moigne. Je ne suis ni farouche, ni pru» de; je sais ce qu'il faut passer à la jeu» nesse folâtre; et ce que j'ai souffert sous » mes yeux, vous le prouve assez. Consul» tez votre ami sur vos devoirs, il vous dira » quelle différence il y a entre les jeux » que la présence d'un pere et d'une mere » autorise, et les libertés qu'on prend loin » d'eux en abusant de leur confiance, et » tournant en piéges les mêmes faveurs » qui, sous leurs yeux, ne sont qu'inno» centes. Il vous dira, Monsieur, que ma » fille n'a eu d'autre tort avec vous, que » celui de ne pas voir, dès la premiere » fois, ce qu'elle ne devoit jamais souffrir: » il vous dira que tout ce qu'on prend » pour faveur, en devient une, et qu'il est » indigne d'un homme d'honneur d'abuser » de la simplicité d'une jeune fille, pour » usurper en secret les mêmes libertés » qu'elle peut souffrir devant tout le mon» de; car on sait ce que la bienséance » peut tolérer en public; mais on ignore où » s'arrête dans l'ombre du mystere, celui » qui se fait seul juge de ses fantaisies. »

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon Eleve, cette sage mere nous quitte, et me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte

pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, et qui s'effraye qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus; et pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont, sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, et que je me garde pourtant bien de communiquer à son amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la premiere étincelle, et l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévere, c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile et plus douce? Qui est-ce qui supporte plus patiemment une offense? Qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui est-ce qui a moins de prétentions

en tout genre, hors la vertu? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver; et quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrete mere ne fait pas tous ces détails à son pere même: les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'énorgueillir de sa conquête, Sophie en est devenue encore plus affable, et moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle plus son noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle a le maintien moins libre et le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras; et cette honte elle-même n'est pas un sentiment fâcheux. C'est surtout avec les jeunes survenans que la différence de sa conduite est le plus sensible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avoit avec eux s'est beaucoup relâchée. Décidée dans son choix, elle se montre sans scrupule gracieuse aux indifférens; moins difficile sur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours assez aimables, pour des gens qui ne lui seront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit user de

coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie se comporte avec eux en présence de son amant. On diroit que, non contente de l'ardente passion dont elle l'embrase par un mêlange exquis de réserve et de caresse, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui : mais Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour et l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle sait l'alarmer et le rassurer précisément quand il faut ; et si quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il sur Emile ? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas ? C'est ce qu'il faut examiner ; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, et m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose ; la jalousie paroît alors tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine

à croire qu'elle n'en vienne pas; et l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans replique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pieces, et aux taureaux à se battre jusqu'à la mort?

L'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît, est encore dans le même cas. Mais quand ce desir devenu passion se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse et chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité; et maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, et que quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble: car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes espèces les femelles obéissant toujours au

premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, et causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les espèces où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre; et le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence, s'inquiete aussi moins de la vue des autres mâles, et vit plus paisiblement avec eux. Dans ces espèces, le mâle partage le soin des petits, et par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considerer l'espèce humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, et par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les espèces où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, et que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit, à cet égard, dans la classe des quadrupedes; les

enfans sont si long-temps rampans et foibles, que la mere et eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, et des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques espèces d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme ; et l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, et que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire et plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa Maîtresse ; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, et la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs, nos maladroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées (15), et ont si fort allumé

(15) L'espèce de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient et qu'elles tiennent de la nature ; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles

leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, et qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense; et il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, et cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions et préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout et n'accordant rien, est toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le cause, le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet, l'estime est confiante; et jamais l'amour sans l'estime n'exista dans un cœur honnête; parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire

ont, et l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, et n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

à coup sûr, de quelle sorte de jalousie Emile sera capable ; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux et jaloux ne sera point colere, ombrageux, méfiant ; mais délicat, sensible et craintif : il sera plus allarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa Maîtresse, qu'à menacer son Rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre. Son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, et que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, et probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques allarmes, saura bien les régler, l'en dédommager ; et ces concurrens, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné ? O Emile ! qu'es-tu devenu ? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve ? Combien je te vois déchu ! Où est ce jeune homme formé si durement, qui bravoit les rigueurs des saisons, qui livroit son corps aux plus

rudes travaux, et son ame aux seules loix de la sagesse; inaccessible aux préjugés, aux passions; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raison, et ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses loix; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée; il rampe et fléchit devant elle: le grave Emile est le jouet d'un enfant!

Tel est le changement des scenes de la vie; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux; à vingt, par une Maîtresse; à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice: quand ne court-il qu'après la sagesse? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Quimporte de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mene au but? Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine; et tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entiere, l'effet d'une heureuse éducation? prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance; et quand votre Eleve est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les temps. Voilà la derniere perfection qui vous reste à donner à votre

ouvrage. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un Gouverneur aux jeunes hommes ; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les instituteurs, et sur-tout les peres, c'est qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, et qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance, puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, et qu'en prenant des manieres de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser ?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts et nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre et mêler les teintes, et pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, et n'ont pour toute constance que l'habitude du changement : mais l'homme réglè re-

vient toujours à ses anciennes pratiques, et ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, et qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au temps où ils ont commencé, alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, et vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours: car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés: au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans et aux jeunes gens, ne sont poinr de véritables habitudes; parce qu'ils ne les ont prises que par force, et que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer: l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement et avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liber-

té.

té. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement, lui sont tellement devenus nécessaires, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle et sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent et contraint; je ne doute pas que son humeur et sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée, il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, et de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester; mais il est inquiet, agité; il semble se débattre; il reste, parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés: et tout cela est vrai; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché? la sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise? à celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son amant: l'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste et des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées.

En quoi donc Emile est-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même ; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve, se soient ainsi rassemblées autour de lui par hasard. Est-ce par hasard que les villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Est-ce par hasard qu'il la rencontre ? Est-ce par hasard qu'ils se conviennent ? Est-ce par hasard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Est-ce par hasard qu'il ne trouve un asyle que si loin d'elle ? Est-ce par hasard qu'il la voit si rarement, et qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois ? Il s'effémine, dites-vous ? il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait, pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge ; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carosse, il l'aimeroit à son aise, il l'aimeroit en Parisien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, si la mer ne l'eût séparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles ; si vous êtes fait pour m'entendre, vous suivrez assez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous sommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, et à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demie-lieue de la maison, nous appercevons du monde sur le chemin. Emile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux ; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers champs : je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien ; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arriere ; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se débarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essouflé, et nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je ? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah ! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille ? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes et chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la

noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant? Très volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere et la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit ; et quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussitôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre et de s'inquiéter de nous, la mere pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots, Emile frappe des mains, tressaillit de joie; et Sophie, sans y songer, baise un peu plus souvent sa

mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établissent et s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mere, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance éleve l'ame, et l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; et qu'aurois-je avancé jusques-là si mon éleve ne méritoit pas mon estime? Il m'arrive aussi d'aller sans lui : alors il est triste et ne murmure point; que serviroient ses murmures? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun temps ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, et défend qu'on vienne par le mauvais temps. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, et que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir-même, et je lui dis en l'embrassant : quoi ! cher Emile, tu reviens à ton ami ! Mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur : ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse; je viens pour elle et non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant : ame franche, ami sincere,

ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis, ton retour est son ouvrage : mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, et en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas et rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie et de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit ; et ses visites, souvent d'une seule demie-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il employe bien plus de temps à espérer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs vrais, purs, délicieux, mais

moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point, il n'est pas oisif et sédentaire. Ces jours-là, c'est Emile encore ; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture ; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît, il cherche les raisons des différences : quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs ; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses dessins ; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays ; souvent il met lui-même la main à l'œuvre ; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds et plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture ; ils voyent qu'il la sait en effet. En un mot, il étend son zele et ses soins à tout ce qui est d'utilité premiere et générale ; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs fa-

cultés, de leurs charges, de leurs dettes, etc. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, et le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, et souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens; à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espèce à la place de celui qu'il a perdu: deux voisins sont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16); un autre est vexé par un voisin puissant, il le protege et le recommande; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussitôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend sou-

(16) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies; c'est de nourriture meilleure et plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande, du vin: presque toutes leurs maladies viennent de misere et d'épuisement: leur meilleure tisanne est dans votre cave; leur seul Apothicaire doit être votre Boucher.

vent

vent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui ; en devenant le bienfaiteur des uns et l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour : il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait et ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte et nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, et n'approche jamais assez pour tenir du hasard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche, il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises et sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse ; on entre comme par hasard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, et fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire ; c'est un

détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere et moi mangeons des gâteaux et buvons du vin : mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiete de crême où la cuiller de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses : je l'explique, on en rit ; on lui demande s'il sait courir encore ? mieux que jamais, répond-il ; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, et n'ose le dire ; quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs ; on décerne un prix, et pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but ; chacun se tient prêt ; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, et se trouve au bout de la carriere, qu'à peine mes trois lourdauts sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, et non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie ose défier le vainqueur, et se vante de courir aussi-bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle ; et tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, et que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat,

elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle sourit et fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, et le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir et voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal-adroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace: leurs coudes en arriere et collés contre leur corps leur donnent une attitude risible; et les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place et la voit partir avec un sourire moqueur. Mais Sophie est légere et porte les talons bas; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le temps qu'il lui faut quand il l'apperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, et pressant sur son cœur cette douce charge, il acheve ainsi la course, lui fait toucher le but la premiere; puis criant

victoire à Sophie, met devant elle un genou en terre, et se reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, et tous ceux où le mauvais temps ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile et moi travailler chez un maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon et en vrais ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, et ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme et à sa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, et vous verrez s'il méprise la condition du pauvre! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien; et après s'être assurées d'un de nos jours, la mere et la fille prennent une calêche et viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier, Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment attachés, et si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête et fait signe à sa mere. Emile, un ciseau d'une main et le maillet de l'autre, acheve une mortaise. Puis il scie une planche et en met une piece sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il est respectable.

Femme, honore ton chef ; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit ; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche ; il se retourne, les voit, jette ses outils et s'élance avec un cri de joie ; après s'être livré à ses premiers transports, il les fait asseoir et reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise ; elle se leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, et puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Emile. De sa blanche et débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse et ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire et battre des ailes ; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse, et dire : *Hercule est vengé.*

Cependant la mere questionne le Maître : Monsieur, combien payez-vous ces garçons-là ? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour et je les nourris ; mais si ce jeune homme vouloit, il gagneroit bien dagneroit ; car c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sols par jour et vous les nourrissez ! dit la mere en nous regardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embrasse, le presse contre son sein en versant sur lui des larmes, et sans pou-

voir dire autre chose que de répéter plusieurs fois : mon fils ! ô mon fils !

Après avoir passé quelque temps à causer avec nous, mais sans nous détourner : allons-nous-en, dit la mere à la fille ; il se fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup sur la joue en lui disant : hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triste : je suis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui presse et qu'il faut rendre après-demain. Comptant sur ces Messieurs, j'ai refusé des ouvriers qui se sont présentés ; si ceux-ci me manquent je ne sais plus où en prendre d'autres, et je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne réplique rien ; elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête et se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela ? Emile regarde tendrement la fille et ne répond que ces mots : vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent et nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, et revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi ! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le

Maître sans être obligé de rester? et ce jeune homme si prodigue, qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables? O maman, répond Sophie; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent, qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, et faire violer celle d'autrui! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, et à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penser, et j'espère de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester? Maman, ne vous y trompez pas; c'est pour moi qu'il reste; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, et qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant et plus que pour ses charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, et qui ne la préféreroit

pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la sienne : elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, et se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable et sacré mis à part ; jalouse à l'excès de tous les siens, elle épie avec quel scrupule Emile les respecte, avec quel zele il accomplit ses volontés, avec quelle adresse il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit ; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe ; elle veut qu'il soit exact. Anticiper c'est se préférer à elle ; retarder c'est la négliger. Négliger Sophie ! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli tout perdre ; mais Sophie est équitable et sait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus ? Quel malheur leur est arrivé ? Personne de leur part ! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle se désole, elle se tourmente ; elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, et rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche et dit que nous nous portons bien

Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scène change ; Sophie essuie ses pleurs, ou si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie : Emile vit et s'est fait attendre inutilement !

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste ; il faut rester. Mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille et content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous, et nous dit : vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon papa ? dit Sophie avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne soit pas vous ? Sophie ne réplique point et baisse les yeux sur son ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid et composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, et se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, et presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser, je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulièrement prononcé, que ce mouvement

involontaire la décèle à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente et mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, et tâche de l'engager à jeter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance, lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, et qu'il est temps de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable et juste; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, et je parle ainsi :

» Nous sommes partis hier à quatre heu-
» res; il nous étoit prescrit d'arriver à sept,
» et nous prenons toujours plus de temps
» qu'il ne nous est nécessaire, afin de nous

» reposer en approchant d'ici. Nous avions » déjà fait les trois quarts du chemin quand » des lamentations douloureuses nous frappent l'oreille ; elles partoient d'une gorge » de la colline à quelque distance de nous. » Nous accourons aux cris ; nous trouvons » un malheureux paysan, qui revenant de » la ville un peu pris de vin sur son cheval, » en étoit tombé si lourdement qu'il s'étoit » cassé la jambe. Nous crions, nous appelons du secours ; personne ne répond ; » nous essayons de remettre le blessé sur » son cheval, nous n'en pouvons venir à » bout : au moindre mouvement, le malheureux souffre des douleurs horribles. » Nous prenons le parti d'attacher le cheval » dans le bois à l'écart ; puis faisant un » brancard de nos bras, nous y posons le » blessé, et le portons le plus doucement » qu'il est possible, en suivant ses indications sur la route qu'il falloit tenir pour » aller chez lui. Le trajet étoit long, il fallut nous reposer plusieurs fois. Nous arrivons enfin, rendus de fatigue ; nous trouvons avec une surprise amère que nous » connoissions déjà la maison, et que ce » misérable que nous rapportions avec tant » de peine, étoit le même qui nous avoit » si cordialement reçus le jour de notre » premiere arrivée ici. Dans le trouble où » nous étions tous, nous ne nous étions » point reconnus jusqu'à ce moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans. Prête

„ à lui en donner un troisieme, sa femme „ fut si saisie en le voyant arriver, qu'elle „ sentit des douleurs aiguës et accoucha „ peu d'heures après. Que faire en cet „ état, dans une chaumiere écartée où l'on „ ne pouvoit espérer aucun secours? Emile „ prit le parti d'aller prendre le cheval „ que nous avions laissé dans le bois, de „ le monter, de courir à toute bride cher- „ cher un chirurgien à la ville. Il donna „ le cheval au chirurgien; et n'ayant pu „ trouver assez tôt une garde, il revint à „ pied avec un domestique, après vous „ avoir expédié un exprès; tandis qu'em- „ barrassé comme vous pouvez croire, en- „ tre un homme ayant une jambe cassée „ et une femme en travail, je préparois „ dans la maison tout ce que je pouvois „ prévoir être nécessaire pour le secours „ de tous les deux.

„ Je ne vous ferai point le détail du „ reste; ce n'est pas de cela qu'il est ques- „ tion. Il étoit deux heures après minuit „ avant que nous ayons eu ni l'un ni l'au- „ tre un moment de relâche. Enfin nous „ sommes revenus avant le jour dans notre „ asyle ici proche, où nous avons attendu „ l'heure de votre réveil pour vous rendre „ compte de notre accident.

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, éleve la voix, et lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois atten-

du : Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien ; vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se leve, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux et mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis* ; et Sophie, sans se faire presser, lui donne aussi-tôt deux baisers sur l'autre joue. Mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mere, et cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit sentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, et c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais, au surplus, tous deux sont si mal en ordre, qu'ils

souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, et va la ranger dans son lit; elle en fait ensuite autant à l'homme; sa main douce et légere sait aller chercher tout ce qui les blesse, et faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche; on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, et sait faire disparoître l'un et l'autre, sans mettre personne en œuvre, et sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste, quelquefois si dédaigneuse, elle qui, pour tout au monde, n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne et change le blessé sans aucun scrupule, et le met dans une situation plus commode pour y pouvoir rester long-temps. Le zele de la charité vaut bien la modestie; ce qu'elle fait, elle le fait si légérement et avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé, sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme et le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un Ange du Ciel que Dieu leur envoye; elle en a la figure et la bonne grace, elle en a la douceur et la bonté. Emile attendri la contemple en silence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour

te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiser le nouveau-né. Les deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré ; ils croient y toucher ; tous les scrupules de Sophie sont levés, mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent, il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, et je lui dis en le regardant fixement : que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte ? Il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, et, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, et s'arrêtant dans une attitude presque menaçante : Ce que je ferois ? ..... je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous, réponds-je en souriant : elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, et nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, et nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés ; il faut

l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

„ Il faut être heureux, cher Emile ; c'est „ la fin de tout être sensible ; c'est le pre- „ mier desir que nous imprima la nature, „ et le seul qui ne nous quitte jamais. „ Mais où est le bonheur ? qui le sait ! „ Chacun le cherche, et nul ne le trouve. „ On use la vie à le poursuivre, et l'on „ meurt sans l'avoir atteint. Mon jeune „ ami, quand, à ta naissance, je te pris „ dans mes bras, et qu'attestant l'Etre su- „ prême de l'engagement que j'osai con- „ tracter, je vouai mes jours au bonheur „ des tiens, savois-je moi-même à quoi je „ m'engageois ? Non : je savois seulement „ qu'en te rendant heureux j'étois sûr de „ l'être. En faisant pour toi cette utile re- „ cherche, je la rendois commune à tous „ deux.

„ Tant que nous ignorons ce que nous „ devons faire, la sagesse consiste à rester „ dans l'inaction. C'est de toutes les maxi- „ mes celle dont l'homme a le plus grand „ besoin, et celle qu'il sait le moins sui- „ vre. Chercher le bonheur sans savoir où „ il est, c'est s'exposer à le fuir ; c'est „ courir autant de risques contraires qu'il „ y a de routes pour s'égarer. Mais il n'ap- „ partient pas à tout le monde de savoir ne „ point agir. Dans l'inquiétude où nous

„ tient

» tient l'ardeur du bien-être, nous aimons » mieux nous tromper à le poursuivre, » que de ne rien faire pour le chercher ; » et sortis une fois de la place où nous pou- » vons le connoître, nous n'y savons plus » revenir.

» Avec la même ignorance, j'essayai d'é- » viter la même faute. En prenant soin de » toi, je résolus de ne pas faire un pas » inutile et de t'empêcher d'en faire. Je » me tins dans la route de la nature, en » attendant qu'elle me montrât celle du » bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit la » même, et qu'en n'y pensant pas je l'a- » vois suivie.

» Sois mon témoin, sois mon juge, je » ne te récuserai jamais. Tes premiers ans » n'ont point été sacrifiés à ceux qui les » devoient suivre ; tu as joui de tous les » biens que la nature t'avoit donnés. Des » maux auxquels elle t'assujettit, et dont » j'ai pu te garantir, tu n'as senti que ceux » qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu » n'en as jamais souffert aucun que pour » en éviter un plus grand. Tu n'as connu » ni la haine, ni l'esclavage. Libre et con- » tent, tu es resté juste et bon : car la peine » et le vice sont inséparables, et jamais » l'homme ne devient méchant que lors- » qu'il est malheureux. Puisse le souvenir » de ton enfance se prolonger jusqu'à tes » vieux jours ! je ne crains pas que jamais » ton bon cœur se la rappelle sans donner

» quelques bénédictions à la main qui la » gouverna.

» Quand tu es entré dans l'âge de rai- » son, je t'ai garanti de l'opinion des hom- » mes ; quand ton cœur est devenu sensi- » ble, je t'ai préservé de l'empire des pas- » sions. Si j'avois pu prolonger ce calme » intérieur jusqu'à la fin de ta vie, j'au- » rois mis mon ouvrage en sûreté, et tu » serois toujours heureux autant qu'un » homme peut l'être : mais, cher Emile, » j'ai eu beau tremper ton ame dans le » Styx, je n'ai pu la rendre par-tout in- » vulnérable ; il s'éleve un nouvel ennemi » que tu n'as pas encore appris à vaincre, » et dont je ne puis plus te sauver. Cet » ennemi, c'est toi-même. La nature et la » fortune t'avoient laissé libre. Tu pou- » vois endurer la misere ; tu pouvois sup- » porter les douleurs du corps ; celles de » l'ame t'étoient inconnues ; tu ne tenois » à rien qu'à la condition humaine : et » maintenant tu tiens à tous les attache- » mens que tu t'es donnés, en apprenant » à desirer, tu t'es rendu l'esclave de tes » desirs. Sans que rien change en toi, sans » que rien t'offense, sans que rien touche » à ton être, que de douleurs peuvent at- » taquer ton ame ! Que de maux tu peux » sentir sans être malade ! Que de morts » tu peux souffrir sans mourir ! Un men- » songe, une erreur, un doute peut te » mettre au désespoir.

» Tu voyois au théâtre les héros livrés à
» des douleurs extrêmes, faire retentir la
» scene de leur cris insensés, s'affliger
» comme des femmes, pleurer comme des
» enfans, et mériter ainsi les applaudisse-
» mens publics. Souviens-toi du scandale
» que te causoient ces lamentations, ces
» cris, ces plaintes, dans des hommes
» dont on ne devoit attendre que des ac-
» tes de constance et de fermeté. Quoi !
» disois-tu tout indigné, ce sont là les
» exemples qu'on nous donne à suivre, les
» modeles qu'on nous offre à imiter ! A-
» t-on peur que l'homme ne soit pas assez
» petit, assez malheureux, assez foible,
» si l'on ne vient encore encenser sa foi-
» blesse sous la fausse image de la vertu ?
» Mon jeune ami, sois plus indulgent dé-
» sormais pour la scene : te voilà devenu
» l'un de ses héros.

» Tu sais souffrir et mourir ; tu sais en-
» durer la loi de la nécessité dans les maux
» physiques ; mais tu n'as point encore
» imposé de loix aux appétits de ton cœur ;
» et c'est de nos affections, bien plus que
» de nos besoins, que naît le trouble de
» notre vie. Nos desirs sont étendus, no-
» tre force est presque nulle. L'homme tient
» par ses vœux à mille choses, et par lui-
» même il ne tient à rien, pas même à sa
» propre vie ; plus il augmente ses atta-
» chemens, plus il multiplie ses peines.
» Tout ne fait que passer sur la terre : tout

» ce que nous aimons nous échappera tôt » ou tard; et nous y tenons comme s'il » devoit durer éternellement. Quel effroi » sur le seul soupçon de la mort de Sophie! As-tu donc compté qu'elle vivroit » toujours? Ne meurt-il personne à son » âge? Elle doit mourir, mon enfant, et » peut-être avant toi. Qui soit si elle est » vivante à présent même? La nature ne » t'avoit asservi qu'à une seule mort; tu » t'asservis à une seconde: te voilà dans » le cas de mourir deux fois.

» Ainsi soumis à tes passions déréglées, » que tu vas rester à plaindre! Toujours » des privations, toujours des pertes, toujours des alarmes; tu ne jouiras pas » même de ce qui te sera laissé. La crainte » de tout perdre t'empêchera de rien posséder; pour n'avoir voulu suivre que » tes passions, jamais tu ne les pourras » satisfaire. Tu chercheras toujours le repos, il fuira toujours devant toi; tu » seras misérable et tu deviendras méchant; » et comment pourrois-tu ne pas l'être, » n'ayant de loi que tes desirs effrénés? » Si tu ne peux supporter des privations » involontaires, comment t'en imposeras-tu volontairement? Comment sauras-tu » sacrifier le penchant au devoir, et résister à ton cœur pour écouter ta raison? » Toi qui ne veux déjà plus voir celui qui » t'apprendra la mort de ta maitresse, » comment verrois-tu celui qui voudroit

„ te l'ôter vivante ? celui qui t'oseroit dire : „ elle est morte pour toi, la vertu te sépare d'elle ? S'il faut vivre avec elle quoi „ qu'il arrive, que Sophie soit mariée ou „ non, que tu sois libre ou ne le sois pas, „ qu'elle t'aime ou te haïsse, qu'on te l'accorde ou qu'on te la refuse, n'importe, „ tu la veux, il la faut posséder à quelque „ prix que ce soit. Apprends-moi donc à „ quel crime s'arrête celui qui n'a de loix „ que les vœux de son cœur, et ne sait „ résister à rien de ce qu'il desire ?

„ Mon enfant, il n'y a point de bonheur „ sans courage, ni de vertu sans combat. „ Le mot de *vertu* vient de *force* ; la force „ est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature et fort par sa volonté. C'est en cela „ que consiste le mérite de l'homme juste ; „ et quoique nous appellions Dieu bon, „ nous ne l'appellons pas vertueux, parce „ qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien „ faire. Pour t'expliquer ce mot si profané, j'ai attendu que tu fusses en état „ de m'entendre. Tant que la vertu ne „ coûte rien à pratiquer, on a peu besoin „ de la connoître. Ce besoin vient quand „ les passions s'éveillent : il est déjà venu „ pour toi.

„ En t'élevant dans toute la simplicité „ de la nature, au lieu de te prêcher de „ pénibles devoirs, je t'ai garanti des vices „ qui rendent ces devoirs pénibles. Je t'ai

» moins rendu le mensonge odieux qu'inu-
» tile ; je t'ai moins appris à rendre à cha-
» cun ce qui lui appartient qu'à ne te sou-
» cier que de ce qui est à toi. Je t'ai fait
» plutôt bon que vertueux : mais celui qui
» n'est que bon, ne demeure tel qu'autant
» qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se
» brise et périt sous le choc des passions
» humaines ; l'homme qui n'est que bon,
» n'est bon que pour lui.

» Qu'est-ce donc que l'homme ver-
» tueux ? C'est celui qui sait vaincre ses
» affections. Car alors il suit sa raison, sa
» conscience ; il fait son devoir, il se tient
» dans l'ordre, et rien ne l'en peut écarter.
» Jusqu'ici tu n'étois libre qu'en appa-
» rence ; tu n'avois que la liberté précaire
» d'un esclave à qui l'on n'a rien comman-
» dé. Maintenant sois libre en effet ; ap-
» prends à devenir ton propre maître ; com-
» mande à ton cœur, ô Emile ! et tu seras
» vertueux.

» Voilà donc un autre apprentissage à
» faire ; et cet apprentissage est plus pé-
» nible que le premier : car la nature nous
» délivre des maux qu'elle nous impose,
» ou nous apprend à les supporter. Mais
» elle ne nous dit rien pour ceux qui nous
» viennent de nous ; elle nous abandonne
» à nous-mêmes ; elle nous laisse, victi-
» mes de nos passions, succomber à nos
» vaines douleurs, et nous glorifier encore
» des pleurs dont nous aurions dû rougir.

„ C'est ici ta premiere passion. C'est la „ seule peut-être qui soit digne de toi. Si „ tu la sais régir en homme, elle sera la „ derniere ; tu subjugueras toutes les au- „ tres, et tu n'obéiras qu'à celle de la „ vertu.

„ Cette passion n'est pas criminelle, je le „ sais bien ; elle est aussi pure que les ames „ qui la ressentent. L'honnêteté la forma, „ l'innocence l'a nourrie. Heureux amans ! „ Les charmes de la vertu ne font qu'ajouter „ pour vous à ceux de l'amour ; et le doux „ lien qui vous attend, n'est pas moins le prix „ de votre sagesse que celui de votre atta- „ chement. Mais dis-moi, homme sincere ; „ cette passion si pure t'en a-t-elle moins „ subjugué ? T'en es-tu moins rendu l'es- „ clave ? et si demain elle cessoit d'être in- „ nocente, l'étoufferois-tu dès demain ? „ C'est à présent le moment d'essayer tes „ forces ; il n'est plus temps quand il les „ faut employer. Ces dangereux essais doi- „ vent se faire loin du péril. On ne s'exerce „ point au combat devant l'ennemi ; on „ s'y prépare avant la guerre ; on s'y pré- „ sente déjà tout préparé.

„ C'est une erreur de distinguer les pas- „ sions en permises et défendues, pour se „ livrer aux premieres et se refuser aux au- „ tres. Toutes sont bonnes quand on en „ reste le maître ; toutes sont mauvaises „ quand on s'y laisse assujettir. Ce qui „ nous est défendu par la nature, c'est d'é-

» tendre nos attachemens plus loin que nos » forces ; ce qui nous est défendu par la » raison, c'est de vouloir ce que nous ne » pouvons obtenir : ce qui nous est défendu » par la conscience, n'est pas d'être tentés, » mais de nous laisser vaincre aux tentations. » Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'a- » voir pas des passions : mais il dépend de » nous de régner sur elles. Tous les senti- » mens que nous dominons sont légitimes ; » tous ceux qui nous dominent sont cri- » minels. Un homme n'est pas coupable » d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette » passion malheureuse asservie à la loi du » devoir : il est coupable d'aimer sa propre » femme au point d'immoler tout à cet » amour,

» N'attends pas de moi de longs pré- » ceptes de morale, je n'en ai qu'un seul » à te donner, et celui-là comprend tous » les autres. Sois homme, retire ton cœur » dans les bornes de ta condition. Etudie » et connois ces bornes ; quelqu'étroites » qu'elles soient, on n'est point malheu- » reux, tant qu'on s'y renferme : on ne » l'est que quand on veut les passer ; on » l'est quand, dans ses desirs insensés, on » met au rang des possibles ce qui ne l'est » pas ; on l'est quand on oublie son état » d'homme pour s'en forger d'imaginaires, » desquels on retombe toujours dans le » sien. Les seuls biens dont la privation » coûte, sont ceux auxquels on croit avoir

» droit

„ droit. L'évidente impossibilité de les „ obtenir en détache ; les souhaits sans es- „ poir ne tourmentent point. Un gueux „ n'est point tourmenté du desir d'être „ Roi ; un Roi ne veut être Dieu que „ quand il croit n'être plus homme.

„ Les illusions de l'orgueil sont la source „ de nos plus grands maux : mais la con- „ templation de la misere humaine rend le „ sage toujours modéré. Il se tient à sa „ place, il ne s'agite point pour en sortir. „ Il n'use point inutilement ses forces „ pour jouir de ce qu'il ne peut conser- „ ver ; et les employant toutes à bien pos- „ séder ce qu'il a, il est en effet plus puis- „ sant et plus riche de tout ce qu'il desire „ de moins que nous. Etre mortel et pé- „ rissable, irai-je me former des nœuds „ éternels sur cette terre, où tout change, „ où tout passe, et dont je disparoîtrai demain ? O Emile, ô mon fils, en te „ perdant que me resteroit-il de moi ? Et „ pourtant il faut que j'apprenne à te per- „ dre : car qui sait quand tu me seras ôté ?

„ Veux-tu donc vivre heureux et sage ? „ N'attache ton cœur qu'à la beauté qui „ ne périt point : que ta condition borne „ tes desirs, que tes devoirs aillent avant „ tes penchans. Etends la loi de la néces- „ sité aux choses morales : apprends à per- „ dre ce qui peut t'être enlevé ; apprends „ à tout quitter quand la vertu l'ordonne, „ à te mettre au-dessus des événemens,

„ à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent; à être courageux dans l'adversité, „ afin de n'être jamais misérable; à être „ ferme dans ton devoir, afin de n'être „ jamais criminel. Alors tu seras heureux „ malgré la fortune, et sage malgré les „ passions. Alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles, une „ volupté que rien ne pourra troubler; tu „ les posséderas sans qu'ils te possédent, „ et tu sentiras que l'homme, à qui tout „ échappe, ne jouit que de ce qu'il sait „ perdre. Tu n'auras point, il est vrai, „ l'illusion des plaisirs imaginaires; tu „ n'auras point aussi les douleurs qui en „ sont le fruit. Tu gagneras beaucoup à „ cet échange: car ces douleurs sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs sont „ rares et vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de „ celle qui donne un si grand prix à la vie. „ Tu passeras la tienne sans trouble et la „ termineras sans effroi: tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent en la „ quittant cesser d'être; instruit de son „ néant, tu croiras commencer. La mort „ est la fin de la vie du méchant, et le „ commencement de celle du juste. „

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer

la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice; et comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, et sans oser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous? s'écrie-t-il avec emportement: quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure! .... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous ni d'un autre: je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette premiere furie: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal; et il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors je reprends mon discours.

„ Croyez-vous, cher Emile, qu'un

„ homme, en quelque situation qu'il se „ trouve, puisse être plus heureux que „ vous l'êtes depuis trois mois? Si vous le „ croyez, détrompez-vous. Avant de goû„ ter les plaisirs de la vie, vous en avez „ épuisé le bonheur. Il n'y a rien au-delà „ de ce que vous avez senti. La félicité des „ sens est passagere. L'état habituel du „ cœur y perd toujours. Vous avez plus „ joui par l'espérance, que vous ne joui„ rez jamais en réalité. L'imagination, qui „ pare ce qu'on desire, l'abandonne dans „ la possession. Hors le seul être existant „ par lui-même, il n'y a rien de beau que „ ce qui n'est pas. Si cet état eût pu durer „ toujours, vous auriez trouvé le bonheur „ suprême. Mais tout ce qui tient à l'hom„ me se sent de sa caducité; tout est fini, „ tout est passager dans la vie humaine; „ et quand l'état qui nous rend heureux „ dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir „ nous en ôteroit le goût. Si rien ne change „ au-dehors, le cœur change; le bonheur „ nous quitte, ou nous le quittons.

„ Le temps que vous ne mesuriez pas, „ s'écouloit durant votre délire. L'été finit, „ l'hiver s'approche. Quand nous pour„ rions continuer nos courses dans une „ saison si rude, on ne le souffriroit ja„ mais. Il faut bien, malgré nous, chan„ ger de maniere de vivre; celle-ci ne peut „ plus durer. Je vois dans vos yeux impa„ tiens que cette difficulté ne vous embar-

„ rasse gueres : l'aveu de Sophie et vos „ propres desirs vous suggerent un moyen „ facile d'éviter la neige, et de n'avoir „ plus de voyage à faire pour l'aller voir. „ L'expédient est commode sans doute ; „ mais le printemps venu, la neige fond „ et le mariage reste ; il y faut penser pour „ toutes les saisons.

„ Vous voulez épouser Sophie, et il n'y „ a pas cinq mois que vous la connoissez ! „ Vous voulez l'épouser, non parce qu'elle „ vous convient, mais parce qu'elle vous „ plaît ; comme si l'amour ne se trompoit „ jamais sur les convenances, et que ceux „ qui commencent par s'aimer ne finissent „ jamais par se haïr. Elle est vertueuse, „ je le sais ; mais en est-ce assez ? suffit-il „ d'être honnêtes gens pour se convenir ? „ Ce n'est pas sa vertu que je mets en doute, „ c'est son caractere. Celui d'une femme „ se montre-t-il en un jour ? Savez-vous „ en combien de situations il faut l'avoir „ vue pour connoître à fond son humeur ? „ Quatre mois d'attachement vous répon„ dent-ils de toute la vie ? Peut-être deux „ mois d'absence vous feront-ils oublier „ d'elle ; peut-être un autre n'attend-il que „ votre éloignement pour vous effacer de „ son cœur ; peut-être à votre retour la „ trouverez-vous aussi indifférente que vous „ l'avez trouvée sensible jusqu'à présent. „ Les sentimens ne dépendent pas des prin„ cipes ; elle peut rester fort honnête, et

,, cesser de vous aimer. Elle sera constante ,, et fidelle, je penche à le croire; mais ,, qui vous répond d'elle et qui lui répond ,, de vous, tant que vous ne vous êtes ,, point mis à l'épreuve ? Attendrez-vous, ,, pour cette épreuve, qu'elle vous de- ,, vienne inutile ? attendrez-vous, pour ,, vous connoître, que vous ne puissiez ,, plus vous séparer ?

,, Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine ,, en passez-vous vingt-deux; cet âge est ,, celui de l'amour, mais non celui du ma- ,, riage. Quel pere et quelle mere de fa- ,, mille ! Eh ! pour savoir élever des en- ,, fans, attendez au moins de cesser de ,, l'être ! Savez-vous à combien de jeunes ,, personnes les fatigues de la grossesse ,, supportées avant l'âge ont affoibli la cons- ,, titution, ruiné la santé, abrégé la vie ? ,, Savez-vous combien d'enfans sont restés ,, languissans et foibles, faute d'avoir été ,, nourris dans un corps assez formé ? Quand ,, la mere et l'enfant croissent à la fois, et ,, que la substance nécessaire à l'accroisse- ,, ment de chacun des deux se partage, ,, ni l'un ni l'autre n'a ce que lui destinoit ,, la nature : comment se peut-il que tous ,, deux n'en souffrent pas ? Ou je connois ,, fort mal Emile, ou il aimera mieux avoir ,, une femme et des enfans robustes, que ,, de contenter son impatience aux dépens ,, de leur vie et de leur santé.

,, Parlons de vous. En aspirant à l'état

„ d'époux et de pere, en avez-vous bien
„ médité les devoirs ? En devenant chef
„ de famille, vous allez devenir membre
„ de l'Etat ; et qu'est-ce qu'être membre
„ de l'Etat, le savez-vous ? Savez-vous
„ ce que c'est que gouvernement, loix,
„ patrie ? Savez-vous à quel prix il vous
„ est permis de vivre, et pour qui vous
„ devez mourir ? Vous croyez avoir tout
„ appris, et vous ne savez rien encore.
„ Avant de prendre une place dans l'ordre
„ civil, apprenez à le connoître et à savoir
„ quel rang vous y convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie ; je ne
„ dis pas l'abandonner : si vous en étiez
„ capable, elle seroit trop heureuse de ne
„ vous avoir point épousé ; il la faut quit-
„ ter pour revenir digne d'elle. Ne soyez
„ pas assez vain pour croire déjà la mériter.
„ O combien il vous reste à faire ! Venez
„ remplir cette noble tâche ; venez appren-
„ dre à supporter l'absence ; venez gagner
„ le prix de la fidélité, afin qu'à votre re-
„ tour vous puissiez vous honorer de quel-
„ que chose auprès d'elle, et demander
„ sa main, non comme une grace, mais
„ comme une récompense. „

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose et à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas ; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne seroit-ce pas dédaigner la main

qui lui est offerte que de tarder à l'accepter? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir? Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour? Qu'il soit son époux, et il est prêt à me suivre; qu'ils soient unis, et il la quitte sans crainte... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maîtresse; mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires: il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quitterez malgré vous. Hé bien, soyez content, et puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie: je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se taît, rêve un moment, et puis me regardant avec assurance, il me dit: quand partons-nous? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles; on leur doit des ménagemens; et cette absense n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuse depuis

long-temps de l'indulgence des lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami? Pour moi, je le crois ; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable, et ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard : ô Sophie! lis dans mon cœur, et sois fidelle ; tu n'as pas un amant sans vertu.

La fiere Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible ; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat et de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle ; et la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs ; elle étoufferoit plutôt, que de laisser échapper un soupir en sa présence ; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites et savent se déguiser : plus elle murmure en

secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son amant, ou plutôt de son époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, et dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure : mais que sert la raison contre la foiblesse? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, et se croit réellement à sa place. Ne laissons point, durant l'absence, réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour; faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler; et qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, et songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, et leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave et d'un accent un peu appuyé : « J'ai tout fait pour vous com-

» plaire ; je savois que je traitois avec un » homme d'honneur ; il ne me reste qu'un » mot à vous dire. Souvenez-vous que » votre éleve a signé son contrat de mariage » sur la bouche de ma fille ».

Quelle différence dans la contenance des deux Amans ! Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens de la maison, et répète mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras ; elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait ; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune et les regrets bruyans de son amant ! Il le voit, il le sent, il en est navré : je l'entraîne avec peine : si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, et l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit autrement la question, et qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siècles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, et point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, et point où l'on connoisse moins le génie et les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde ; ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan* me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en règne, et du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes et ne connoît que les François; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde cha-

que étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux, pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs et les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, et je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser là les Voyageurs, et regretrer le temps que j'avois donné pour m'instruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espèce, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand tous les Voyageurs seroient sincères, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croyent, et qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges et leur mauvaise foi?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante, à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de

Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, et à instruire une compagnie des usages de l'Egypte et des Indes, sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser!

Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon observer les Européens? Pour connoître l'espèce, faut-il connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort, que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois et de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a

comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays; il faut savoir voyager. Pour observer, il faut avoir des yeux, et les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres; parce qu'ils ignorent l'art de penser; que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'Auteur, et que dans leurs voyages, ils ne ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres s'instruisent point, par ce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe gueres; c'est grand hasard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde, le François est celui qui voyage le plus; mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on n'en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La Noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point: le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît

honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, et les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, et le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans les recherches frivoles, et moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois gueres que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, et qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police ; et il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de

ce

ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Les Anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres, et pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homère, le seul Poëte qui nous transporte dans le pays qu'il décrit; on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son Histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Historiens, en chargeant leurs livres de portraits et de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de son temps qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'Histoire ancienne connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les caractères originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, et que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contrai-

res, moins de liaisons politiques et civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement; les grandes navigations étoient rares; il y avoit peu de commerce éloigné; et le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même, qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, et ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe et l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule et l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens peuples se regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps pour avoir perdu la mémoire des siècles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, et pour avoir laissé le temps au climat de faire sur eux des impressions durables; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne sont plus ces grands corps blonds et blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modèle à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère, ainsi que leur naturel : les Persans,

originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, et encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air et du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caractères, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le temps de faire ses impressions, et où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, et de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux et des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siècle à

siècle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation?

En même temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment et plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre-humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce et les arts, qui mêlent et confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourir. Le Sauvage qui n'a besoin de personne, et ne convoite rien au monde, ne connoît et ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, et n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous, à qui la vie civile est nécessaire, et qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes,

l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands peuples, et les grands peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'instruire ; c'est une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne se trouvent plus ; ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour ; on les dépêche, on les défraye, on les paie pour voir tel ou tel objet, qui, très sûrement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur temps à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si, dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion ? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les

choses, en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, et puis il observe les choses s'il en a le temps.

C'est donc mal raisonner, que de conclure que les voyages sont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'ensuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, et achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés et mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, et qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent tous meilleurs et plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile : ainsi avoit voyagé ce jeune homme digne d'un meilleur siècle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui

mourut pour son pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, et dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison, doit avoir ses règles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire; et cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut, pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, et enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme, en devenant majeur et maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le

séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie, comme à la succession de son pere : encore, le lieu de la naissance étant un don de la nature, céde-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux, chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple : jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laissant la disposition de votre bien, vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement. Cette vue est louable, elle est un des devoirs de l'homme ; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous et à votre famille ; car, bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire, il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez ? Voulez-vous établir votre fortune et fixer votre état par des

relations

relations civiles qui vous mettront sans cesse à la discrétion d'autrui, et vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même?

Là dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance; et je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire et dépendant, et ne le force de régler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple et les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son temps et sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, et ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de va-

leur, si ce n'est peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de passe-droits et supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance? ai-je perdu mes bras? ma force est-elle épuisée? ne sais-je plus travailler? Que m'importent tous vos beaux emplois, et toutes les sottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant et juste; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit et de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, et je vivrai sans inquiétude. Sophie et mon champ, et je serai riche.

Oui, mon ami, c'est asssez pour le bonheur du sage, d'une femme et d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous

pensez. Le plus rare est trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous, cher Emile ! Et dans quel lieu le choisirez-vous ? En quel coin de la terre pourrez-vous dire : je suis ici mon maître et celui du terrein qui m'appartient ? On sait en quels lieux il est aisé de se faire riche, mais qui sait où l'on peut se passer de l'être ? Qui sait où l'on peut vivre indépendant et libre, sans avoir besoin de faire mal à personne et sans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête homme, soit si facile à trouver ? S'il est quelque moyen légitime et sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance ; c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre ; mais où est l'Etat où l'on peut se dire : la terre que je foule est à moi ? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure, qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès sans fin qui consumeroient votre fonds. Faites en sorte qu'en vivant justement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Substituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puissans voisins, à des fripons de toute espèce, toujours prêts à vous tourmenter si

vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands et des riches; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtisse une maison près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas dès demain peut-être absorber toutes vos ressources dans un large grand chemin? Que si vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse et le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête; il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asyle en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, et vous n'aurez pas regret à votre temps. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimère, vous vous consolerez d'un malheur inévitable, et vous

vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés et continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, et de maximes d'Etat de toute espèce, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, et l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, et il est à présumer qu'il ne naitra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'est qu'un enfant, et qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues et couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables; ils ne diffèrent que par les expressions. Ils diffèrent aussi par la méthode. Hobbes s'appuye sur des sophismes, et Grotius sur des Poëtes: tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande et inutile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis; et rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement

des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, est d'intéresser un particulier à les discuter; de répondre à ces deux questions : que m'importe? et, qu'y puis-je faire? Nous avons mis notre Emile en état de se répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, sur-tout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité, dont ils ne se soucient gueres, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'Académies; qu'on juge comment ses droits doivent être établis par ces gens-là! J'ai fait en sorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine sait-il ce que c'est que gouvernement; la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur. Son objet n'est point de faire des livres; et si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa cour aux Puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, et que je ne veux ni résoudre, ni proposer : il me suffit qu'elle n'effraye point mon zèle; bien sûr qu'en des recherches de cette espèce, de grands talens

sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice et un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées ; en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des règles pour ses obervations : il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle. Nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens sont clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se forment des questions discutées entre nous, et que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendans ; s'ils se réunissent volontairement ou par force ; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre ; en sorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui soumit les premiers peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là soient devenus iniques et usurpatoires, et qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les descendans de Nembrot ou ses ayans-cause ? ou bien si cette premiere force venant à cesser, la force qui lui succede oblige

à son tour, et détruit l'obligation de l'autre; en sorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on y est forcé, et qu'on en soit dispensé si-tôt qu'on peut faire résistance: droit qui, ce semble, n'ajouteroit pas grand'-chose à la force, et ne seroit gueres qu'un jeu de mots?

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, et s'il s'ensuit pour cela que ce soit un crime d'appeller le Médecin.

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher? car enfin le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de puissance en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime, et par conséquent soumise aux loix dont elle tient son être?

Supposé qu'on rejette ce droit de force, et qu'on admette celui de la nature, ou l'autorité paternelle, comme principe des sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité, comment elle est fondée dans la nature, et si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa foiblesse et l'amour naturel que le pere a pour lui? Si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser, et sa raison à mûrir, il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation, par conséquent son propre maître, et indé-

pendant de tout autre homme, même de son pere ; car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'est sûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans sont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere ; et si, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille soit tenue d'obéir ? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, et de quel droit il y auroit sur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain ?

Supposé que les peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit du fait ; et nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre et volontaire ?

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espèce de condition ? C'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, et cesser, en un mot, d'exister avant sa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, et malgré sa conscience et sa raison qui lui prescrivent ce

qu'il doit faire et ce dont il doit s'abstenir.

Que s'il y a quelque réserve, quelque restriction dans l'acte d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de supérieur commun (17), restent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conséquent libres chacun dans cette partie, et maîtres de le rompre sitôt qu'ils s'estiment lézés?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef? et si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, et considérant le sens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons si, pour l'établir, il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons?

Puisqu'avant de s'élire un Roi, le peuple est un peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel sinon le contrat social? Le contrat social est donc la base de toute société civile, et c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne seroit autre que le Souverain, et alors le droit d'esclavage fondé sur le droit de souveraineté n'en seroit pas le principe.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat, et si l'on ne peut pas à peu-près l'énoncer par cette formule : *chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; et nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

Ceci supposé ; pour définir les termes dont nous avons besoin, nous remarquerons qu'au lieu de la personne particuliere de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral et collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *corps politique :* lequel est appellé par ses membres, *Etat*, quand il est passif, *Souverain* quand il est actif, *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *peuple* collectivement, et s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité souveraine, et *Sujets* comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association, renferme un engagement réciproque du public et des particuliers ; et que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport ; savoir, comme membre du Souverain, envers les particuliers ; et comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale proprement dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car, par rapport à l'étranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier et le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différens, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît, c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part sitôt qu'il se croit lézé?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que selon le pacte social, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes et générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux et communs; d'où il suit qu'un particulier ne sauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le soient tous; ce qui ne se peut, puisque ce seroit vouloir se faire du mal à soi-même. Ainsi le contrat social n'a jamais besoin d'autre

garant que la force publique ; parce que la lézion ne peut jamais venir que des particuliers, et alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables, nous aurons soin de nous rappeller toujours que le pacte social est d'une nature particuliere, et propre à lui seul ; en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'est-à-dire, le peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme sujets : condition qui fait tout l'artifice et le jeu de la machine politique, et qui seule rend légitimes, raisonnables et sans danger, des engagemens qui sans cela seroient absurdes, tyranniques, et sujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au Souverain, et l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéissant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, et comment on est plus libre dans le pacte social, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux personnes ; nous ferons, quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de souveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'est sur le droit de propriété qu'est fondée

l'autorité souveraine ; ce droit est celui qu'elle doit le plus respecter ; il est inviolable et sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier et individuel : sitôt qu'il est considéré comme commun à tous les Citoyens, il est soumis à la volonté générale, et cette volonté peut l'anéantir. Ainsi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs ; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela se fit à Sparte au temps de Lycurgue ; au lieu que l'abolition des dettes par Solon fut un acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi, et quels sont les vrais caracteres de la loi ? Ce sujet est tout neuf : la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le peuple considere en particulier un ou plusieurs de ses membres, le peuple se divise. Il se forme entre le tout et sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, et le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout ; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considere que

lui-même ; et s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, et la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espèce d'acte qui puisse porter le nom de loi ?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, et si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général et relatif également à tous les membres de l'Etat ; il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier ; et comme il importe cependant à la conservation de l'Etat, qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix ; et ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une loi ; et l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le peuple assemblé peut être considéré ; savoir, comme Magistrat ou exé-

cuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, et dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, et l'intérêt public à l'égalité ; et quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire et indestructible, pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social, les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquel il ordonne de faire exé-

(18) Ces questions et propositions sont la plupart extraites *du contrat social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, et abandonné depuis long-temps. Le petit traité que j'en ai détaché, dont c'est ici le sommaire, sera publié à part. *Note faite en* 1761.

cuter les loix ? si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, et ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer ?

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un temps ? S'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans ? Cette question est importante et mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni représentans, nous examinerons comment il peut porter ses loix lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent ; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre Législateur ?

Si le peuple Romain n'étoit pas un grand peuple ?

S'il est bon qu'il y ait de grands peuples?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les sujets et le Souverain ; et ce corps intermédiaire formé d'un ou de plusieurs membres est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, et du maintien de la liberté civile et politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier, considéré par les hommes qui le composent, s'appelle *Prince* ; et considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous considérons l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire,

le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le Gouvernement donne le moyen terme. Le magistrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple ; et, tout compensé, son produit ou sa puissance est au même degré que le produit ou la puissance des Citoyens, qui sont sujets d'un côté et souverains de l'autre. On ne sauroit altérer aucun des trois termes sans rompre à l'instant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou si le prince veut donner des loix, ou si le sujet refuse d'obéir, le désordre succede à la regle ; et l'Etat dissous, tombe dans le despotisme ou dans l'anarchie.

Supposons que l'Etat soit composé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être considéré que collectivement et en corps ; mais chaque particulier a, comme sujet, une existence individuelle et indépendante. Ainsi le Souverain est au sujet comme dix mille à un : c'est-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix-millieme partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes ; l'état des sujets ne change pas ; et chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que son suffrage réduit à un cent-millieme, a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le

sujet restant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit, que plus l'Etat s'agrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations et de moyens d'en abuser; plus le Gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le Gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince et le peuple, n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique et absolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux loix, nous examinerons si par une analogie assez évidente on ne peut pas dire aussi que plus

les Magistrats sont nombreux, plus le gouvernement est foible ?

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque Magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premierement la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à son avantage particulier ; secondement la volonté commune des Magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du Prince, volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, et particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie ; en troisieme lieu, la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite la volonté particuliere et individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très subordonnée ; et par conséquent la volonté générale et souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent ; la volonté générale est toujours la plus foible ; la volonté de corps a le second rang ; et la volonté particuliere est préférée à tout. En sorte que chacun est premierement soi-même, et puis Magistrat, et puis Citoyen. Gradation direc-

tement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé : nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particuliere et la volonté de corps parfaitement réunies, et par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, et que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain, et des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, et laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, et d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le sien, et que par conséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement ; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a

aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue : mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue, sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, et que plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter ; nous conclurons que le rapport des Magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des sujets au Souverain : c'est-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de Citoyens Magistrats que de Citoyens simples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en sorte qu'il y ait plus de simples Citoyens que de Magistrats, et cette forme porte le nom d'Aristocratie.

Enfin il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magistrat unique. Cette troisieme forme est la plus commune, et s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres sont susceptibles de plus et de moins, et ont même une assez grande latitude : car la Démocratie peut embrasser tout le peuple ou se resserrer jusqu'à la moitié. L'Aristocratie à son tour peut de la moitié du peuple se resserrer indéterminément jusqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage, soit entre le pere et le fils, soit entre deux freres, soit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, et l'on a vu dans l'Empire Romain jusqu'à huit Empereurs à la fois, sans qu'on pût dire que l'Empire fût divisé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement se confond avec la suivante; et sous trois dénominations spécifiques, le gouvernement est réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant, à certains égards, se subdiviser en diverses parties, l'une administrée

d'une maniere, et l'autre d'une autre, il peut résulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune est multipliable par toutes les formes simples.

On a de tout temps beaucoup disputé sur la meilleure forme de Gouvernement, sans considérer que chacune est la meilleure en certains cas, et la pire en d'autres. Pour nous, si dans les différens Etats le nombre des Magistrats (19) doit être inverse de celui des Citoyens, nous concluons, qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'aristocratique aux médiocres, et le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à savoir quels sont les devoirs et les droits des Citoyens, et si l'on peut séparer les uns des autres; ce que c'est que la patrie; en quoi précisément elle consiste; et à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainsi considéré chaque espece de société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles;

(19) On se souviendra que je n'entends parler ici que de Magistrats suprêmes ou Chefs de la nation, les autres n'étant que leurs Substituts en telle ou telle partie.

s'attaquant,

s'attaquant, s'offensant, s'entredétruisant, et dans cette action et réaction continuelle, faisant plus de misérables, et coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale; si les individus soumis aux loix et aux hommes, tandis que les sociétés gardent entr'elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages; et s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, et n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace securum?* N'est-ce pas cette association partielle et imparfaite, qui produit la tyrannie et la guerre? et la tyrannie et la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espèce de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues et confédérations, qui laissant chaque Etat son maître au dedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, et jusqu'à quel point on peut étendre le droit

de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté ?

L'Abbé de St. Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable? et supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (20) ? Ces recherches nous menent directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, et nous examinerons pourquoi Grotius et les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, et non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle ! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, et qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez exa-

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet ; les raisons *contre*, au moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

miner ce que les hommes ont bâti dessus, et vous verrez de belles choses !

Alors je lui fais lire Télémaque, et poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, et le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup de Protesilas, et point de Philoclès. Adraste Roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, et ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque et Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes : personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, et ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout son cœur, et le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque et Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, et fait plus de bien que s'il étoit prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans ; si nous étions Rois et bienfaisans, nous ferions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois et sages, le premier bien que nous vou-

drions faire à nous-mêmes et aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, et de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la jeunesse, c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la menent de ville en ville, de palais en palais, de cercle en cercle, ou, s'ils sont Savans et Gens de lettres, ils lui font passer son temps à courir des bibliotheques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siecle ; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre pays ; en sorte qu'après avoir à grands frais parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vu de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les capitales se ressemblent ; tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent, ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris et Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens ; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, et toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On sait quelles espèces d'hommes doivent se rassembler dans les cours. On sait quelles mœurs

l'entassement du peuple et l'inégalité des fortunes doit partout produire. Sitôt qu'on me parle d'une ville composée de deux cent mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune et d'état, qu'il faut aller étudier le génie et les mœurs d'une nation. Voyez en passant la capitale, mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglois sont plus Anglois en Mercie qu'à Londres, et les Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, et se montre tel qu'il est sans mêlange : c'est là que les bons et les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement ont été si bien exposés dans le livre de l'Esprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles et simples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une est la population.

Dans tout pays qui se dépeuple, l'état tend à sa ruine; et le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela que cette population soit un effet naturel du gouvernement et des mœurs : car si elle se faisoit par des colonies ou par d'autres voies accidentelles et passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les citoyens à se marier, et non pas que la loi les y contraigne. Il ne faut pas examiner ce qui se fait par force; car la loi qui combat la constitution, s'élude et devient vaine; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs, et par la pente naturelle du gouvernement; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, et de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade; mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture; je n'en veux pas davantage; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-temps.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement et des loix, se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere ; c'est-à-dire, de sa distribution, et non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur et en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force ; et le plus puissant des deux est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire : celui qui n'a pas de si grandes villes, et qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes villes qui épuisent un état et font sa foiblesse : la richesse qu'elles produisent est une richesse apparente et illusoire : c'est beaucoup d'argent et peu d'effet. On dit que la ville de Paris vaut une province au Roi de France : moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs ; que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les provinces, et que la plupart de leurs revenus se versent dans cette ville et y restent, sans jamais retourner au peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir que la France seroit beaucoup plus puissante, si Paris étoit anéanti. Non-seulement le peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'état, mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, et que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un

François et un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs capitales, disputer entre eux lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un peuple hors de ses villes ; ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration et par le jargon des administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le peuple, et dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du ministere ; dans tel autre, il faut voir élire les membres du parlement, pour juger s'il est vrai que la nation soit libre ; dans quelque pays que ce soit, il est impossible que qui n'a vu que les villes, connoisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même pour la ville et pour la campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays, et c'est le peuple de la campagne qui fait la nation.

Cette étude des divers peuples dans leurs provinces reculées, et dans la simplicité

de leur génie originel, donne une observation générale bien favorable à mon épigraphe, et bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les nations ainsi observées paroissent en valoir beaucoup mieux ; plus elles se rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'est qu'en se renfermant dans les villes, ce n'est qu'en s'altérant à force de culture, qu'elles se dépravent, et qu'elles changent en vices agréables et pernicieux quelques défauts plus grossiers que malfaisans.

De cette observation, résulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propose, en ce que les jeunes gens, séjournant peu dans les grandes villes où regne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter; et conservent parmi des hommes plus simples et dans des sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reste, cette contagion n'est guere à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne sait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune

homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse, et qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence : moi je cherche la réalité; et je suis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses lettres de la poste. Il les lit, et puis en relit une tout haut à son éleve. Elle étoit en Anglois : je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, et les jeter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas. Surpris de ce caprice, je le regarde au visage, et crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales sur lesquelles il est facile de se tromper. Les peuples ont divers langages sur le visage, aussi

bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture; et puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son éleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis : peut-on savoir ce que cela signifie ?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son éleve d'un air de satisfaction, et après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette ville lui a fait il n'y a pas long-temps. Or, vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, et qui en mérite encore davantage. Cette lettre est de la mere de sa maîtresse, et je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

„ Luci ne quitte point les manchettes „ de Lord John. Miss Betti Roldham vint „ hier passer l'après midi avec elle, et voulut, à toute force, travailler à son ouvrage. Sachant que Luci s'étoit levée „ aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire, j'ai „ voulu voir ce qu'elle faisoit, et je l'ai „ trouvée occupée à défaire tout ce qu'avoit fait hier Miss Betti. Elle ne veut pas „ qu'il y ait dans son présent un seul point „ d'une autre main que la sienne. „

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, et je dis à

son Gouverneur : vous avez un éleve d'un excellent naturel ; mais, parlez-moi vrai, la lettre de la mere de Miss Luci n'est-elle point arrangée ? n'est-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes ? Non, me dit-il, la chose est réelle ; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins ; j'y ai mis de la simplicité, du zele ; et Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire ; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est temps de finir. Ramenons Lord John à Miss Luci, c'est-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ, un esprit plus éclairé; et il rapporte dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, et les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité à la maniere des Anciens ; et je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile et qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette

prise, que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels n'ayant point ces préjugés, et les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, et de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les étrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en pensent, ou qui leur en fait penser favorablement tandis qu'ils y sont : de retour chez eux, ils en rabattent, et ne sont que justes. Je serois bien aise que l'Etranger que je consulte eût vu mon pays ; mais je ne lui en demanderai son avis que dans le sien.

Après avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands états de l'Europe, et beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en histoire naturelle, soit en gouvernement, soit en arts, soit en hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami ; vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous

avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? à quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à peu près ainsi :

„ A quoi je me fixe ! à rester tel que „ vous m'avez fait être ; et à n'ajouter vo- „ lontairement aucune autre chaîne à celle „ dont me chargent la nature et les loix. „ Plus j'examine l'ouvrage des hommes „ dans leurs institutions, plus je vois qu'à „ force de vouloir être indépendans, ils „ se font esclaves ; et qu'ils usent leur li- „ berté même en vains efforts pour l'assu- „ rer. Pour ne pas céder au torrent des „ choses, ils se font mille attachemens ; „ puis sitôt qu'ils veulent faire un pas, ils „ ne peuvent, et sont étonnés de tenir à „ tout. Il me semble que pour se rendre „ libre on n'a rien à faire ; il suffit de ne „ pas vouloir cesser de l'être. C'est vous, „ ô mon maître, qui m'avez fait libre, en „ m'apprenant à céder à la nécessité. Qu'elle „ vienne quand il lui plaît, je m'y laisse „ entraîner sans contrainte ; et comme je „ ne veux pas la combattre, je ne m'at- „ tache à rien pour me retenir. J'ai cherché „ dans nos voyages si je trouverois quelque „ coin de terre où je pusse être absolu- „ ment mien ; mais en quel lieu parmi les „ hommes ne dépend-on plus de leurs „ passions ? Tout bien examiné, j'ai trou- „ vé que mon souhait même étoit contra- „ dictoire ; car dussé-je ne tenir à autre

» chose, je tiendrois au moins à la terre
» où je me serois fixé : ma vie seroit atta-
» chée à cette terre comme celle des Drya-
» des l'étoit à leurs arbres ; j'ai trouvé
» qu'empire et liberté étant deux mots in-
» compatibles, je ne pouvois être maître
» d'une chaumiere qu'en cessant de l'être
» de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

» Je me souviens que mes biens furent
» la cause de nos recherches. Vous prouviez
» très solidement que je ne pouvois garder
» à la fois ma richesse et ma liberté ; mais
» quand vous vouliez que je fusse à la fois
» libre et sans besoins, vous vouliez deux
» choses incompatibles : car je ne saurois
» me tirer de la dépendance des hommes
» qu'en rentrant sous celle de la nature.
» Que ferai-je donc avec la fortune que
» mes parens m'ont laissée ? Je commence-
» rai par n'en point dépendre ; je relâche-
» rai tous les liens qui m'y attachent : si
» on me la laisse, elle me restera ; si on
» me l'ôte, elle ne m'entraînera point
» avec elle. Je ne me tourmenterai point
» pour la retenir ; mais je resterai ferme
» à ma place. Riche ou pauvre, je serai
» libre. Je ne le serai point seulement en
» tel pays, en telle contrée, je le serai
» par toute la terre. Pour moi toutes les
» chaînes de l'opinion sont brisées ; je
» ne connois que celles de la nécessité.

„ J'appris à les porter dès ma naissance, „ et je les porterai jusqu'à la mort, car je „ suis homme; et pourquoi ne saurois-je „ pas les porter étant libre, puisqu'étant „ esclave il les faudroit bien porter encore, „ et celles de l'esclavage pour surcroît?

„ Que m'importe ma condition sur la „ terre? que m'importe où que je sois? „ Par-tout où il y a des hommes je suis chez „ mes freres; par-tout où il n'y en a pas, „ je suis chez moi. Tant que je pourrai „ rester indépendant et riche, j'ai du bien „ pour vivre et je vivrai. Quand mon bien „ m'assujettira, je l'abandonnerai sans peine; „ j'ai des bras pour travailler, et je vivrai. „ Quand mes bras me manqueront, je vi„ vrai si l'on me nourrit, je mourrai si „ l'on m'abandonne; je mourrai bien aussi „ quoiqu'on ne m'abandonne pas; car la „ mort n'est pas une peine de la pauvreté, „ mais une loi de la nature. Dans quelque „ temps que la mort vienne, je la défie; „ elle ne me surprendra jamais faisant des „ préparatifs pour vivre; elle ne m'empê„ chera jamais d'avoir vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. „ Si j'étois sans passions, je serois, dans „ mon état d'homme, indépendant comme „ Dieu même; puisque ne voulant que ce „ qui est, je n'aurois jamais à lutter con„ tre la destinée. Au moins, je n'ai qu'une „ chaîne, c'est la seule que je porterai ja-

„ mais,

„ mais, et je puis m'en glorifier. Venez „ donc, donnez-moi Sophie et je suis libre.

„ Cher Emile, je suis bien aise d'entendre sortir de ta bouche des discours „ d'homme, et d'en voir les sentimens „ dans ton cœur. Ce désintéressement outré ne me déplaît pas à ton âge. Il diminuera quand tu auras des enfans; et tu „ seras alors précisément ce que doit être „ un bon pere de famille et un homme „ sage. Avant tes voyages, je savois quel „ en seroit l'effet; je savois qu'en regardant de près nos institutions, tu serois „ bien éloigné d'y prendre la confiance „ qu'elles ne méritent pas. C'est en vain „ qu'on aspire à la liberté sous la sauvegarde des loix. Des loix! où est-ce qu'il „ y en a, et où est-ce qu'elles sont respectées? Par-tout tu n'as vu régner sous ce „ nom que l'intérêt particulier et les passions des hommes. Mais les loix éternelles de la nature et de l'ordre existent. „ Elles tiennent lieu de loi positive au sage; elles sont écrites au fond de son „ cœur par la conscience et par la raison; „ c'est à celles-là qu'il doit s'asservir pour „ être libre; et il n'y a d'esclave que celui „ qui fait mal, car il le fait toujours malgré lui. La liberté n'est dans aucune forme „ de gouvernement, elle est dans le cœur „ de l'homme libre, il la porte par-tout „ avec lui. L'homme vil porte par-tout la

» servitude. L'un seroit esclave à Geneve, » et l'autre libre à Paris.

» Si je te parlois des devoirs du Citoyen, » tu me demanderois peut-être où est la » patrie, et tu croirois m'avoir confondu. » Tu te tromperois pourtant, cher Emile; » car qui n'a pas une patrie a du moins un » pays. Il y a toujours un gouvernement » et des simulacres de loix sous lesquels » il a vécu tranquille. Que le contrat so- » cial n'ait point été observé, qu'importe, » si l'intérêt particulier l'a protégé comme » auroit fait la volonté générale, si la vio- » lence publique l'a garanti des violences » particulieres, si le mal qu'il a vu faire » lui a fait aimer ce qui étoit bien, et si » nos institutions mêmes lui ont fait con- » noître et haïr leurs propres iniquités? » O Emile! où est l'homme de bien qui » ne doit rien à son pays? Quel qu'il soit, » il lui doit ce qu'il y a de plus précieux » pour l'homme, la moralité de ses ac- » tions et l'amour de la vertu. Né dans » le fond d'un bois, il eût vécu plus heu- » reux et plus libre; mais n'ayant rien à » combattre pour suivre ses penchans il » eût été bon sans mérite, il n'eût point » été vertueux, et maintenant il sait l'être » malgré ses passions. La seule apparence de » l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le » bien public, qui ne sert que de prétexte » aux autres, est pour lui seul un motif réel. » Il apprend à se combattre, à se vaincre, à

» sacrifier son intérêt à l'intérêt commun. » Il n'est pas vrai qu'il ne tire aucun profit » des loix; elles lui donnent le courage » d'être juste, même parmi les méchans. » Il n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas ren- » du libre; elles lui ont appris à régner » sur lui.

» Ne dis donc pas, que m'importe où » que je sois? Il t'importe d'être où tu » peux remplir tous tes devoirs; et l'un » de ces devoirs est l'attachement pour le » lieu de ta naissance. Tes compatriotes te » protégerent enfant, tu dois les aimer » étant homme. Tu dois vivre au milieu » d'eux, ou du moins en lieu d'où tu » puisses leur être utile autant que tu peux » l'être, et où ils sachent où te prendre si » jamais ils ont besoin de toi. Il y a telle » circonstance où un homme peut être plus » utile à ses concitoyens hors de sa patrie, » que s'il vivoit dans son sein. Alors il » doit n'écouter que son zele et supporter » son exil sans murmure; cet exil même » est un de ses devoirs. Mais toi, bon » Emile, à qui rien n'impose ces doulou- » reux sacrifices, toi qui n'as pas pris le » triste emploi de dire la vérité aux hom- » mes, va vivre au milieu d'eux, cultive » leur amitié dans un doux commerce, » sois leur bienfaiteur, leur modèle : ton » exemple leur servira plus que tous nos » livres, et le bien qu'ils te verront faire

» les touchera plus que tous nos vains dis-
» cours.

» Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vi-
» vre dans les grandes villes ; au contraire
» un des exemples que les bons doivent
» donner aux autres est celui de la vie pa-
» triarchale et champêtre, la premiere vie
» de l'homme, la plus paisible, la plus
» naturelle, et la plus douce à qui n'a pas
» le cœur corrompu. Heureux, mon jeune
» ami, le pays où l'on n'a pas besoin d'al-
» ler chercher la paix dans un désert !
» Mais où est ce pays ? Un homme bien-
» faisant satisfait mal son penchant au mi-
» lieu des villes, où il ne trouve presque
» à exercer son zele que pour des intrigans
» ou pour des fripons. L'accueil qu'on y
» fait aux fainéans qui viennent y chercher
» fortune, ne fait qu'achever de dévaster
» le pays, qu'au contraire il faudroit re-
» peupler aux dépens des villes. Tous les
» hommes qui se retirent de la grande so-
» ciété, sont utiles précisément parce qu'ils
» s'en retirent, puisque tous ses vices lui
» viennent d'être trop nombreuse. Ils sont
» encore utiles lorsqu'ils peuvent ramener
» dans les lieux déserts la vie, la culture,
» et l'amour de leur premier état. Je m'at-
» tendris en songeant combien de leur sim-
» ple retraite Emile et Sophie peuvent ré-
» pandre de bienfaits autour d'eux ; com-
» bien ils peuvent vivifier la campagne et
» ranimer le zele éteint de l'infortuné vil-

„ lageois. Je crois voir le peuple se multi-
„ plier, les champs se fertiliser, la terre
„ prendre une nouvelle parure, la multi-
„ tude et l'abondance transformer les tra-
„ vaux en fêtes; les cris de joie et les bé-
„ nédictions s'élever du milieu des jeux
„ autour du couple aimable qui les a rani-
„ més. On traite l'âge d'or de chimere,
„ et c'en sera toujours une pour quiconque
„ a le cœur et le goût gâtés. Il n'est pas
„ même vrai qu'on le regrette, puisque
„ ces regrets sont toujours vains. Que fau-
„ droit-il donc pour le faire renaître? Une
„ seule chose, mais impossible; ce seroit
„ de l'aimer.

„ Il semble déjà renaître autour de l'ha-
„ bitation de Sophie; vous ne ferez qu'a-
„ chever ensemble ce que ses dignes parens
„ ont commencé. Mais, cher Emile, qu'une
„ vie si douce ne te dégoûte pas des devoirs
„ pénibles, si jamais ils te sont imposés:
„ souviens-toi que les Romains passoient
„ de la charrue au Consulat. Si le Prince
„ ou l'Etat t'appelle au service de la pa-
„ trie, quitte tout pour aller remplir, dans
„ le poste qu'on t'assigne, l'honorable
„ fonction de Citoyen. Si cette fonction
„ t'est onéreuse, il est un moyen honnête
„ et sûr de t'affranchir; c'est de la remplir
„ avec assez d'intégrité pour qu'elle ne te
„ soit pas long-temps laissée. Au reste,
„ crains peu l'embarras d'une pareille char-
„ ge: tant qu'il y aura des hommes de ce

„ siecle, ce n'est pas toi qu'on viendra „ chercher pour servir l'Etat. „

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie et la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ! Amour fondé sur l'estime, qui dure autant que la vie, sur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable et prolongent dans la vieillesse le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire sans être utiles ; et jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche ? Non, je sens aussi bien, que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laisser imparfait, il est temps que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile et le plus heureux des miens ; je vois couronner mes soins et je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce et leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire ; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent

que des mots confus, leurs yeux troublés ne voyent plus rien. O délire ! ô foiblesse humaine ! Le sentiment du bonheur écrase l'homme ; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns et le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, et se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire en tout autre temps, sont très surement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens, dans la douce langueur qui les trouble, n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrette qui les accable, et les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs ; et je n'ignore pas

quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je, en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive et pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteurs, ne voyez-vous pas les transports, les emportemens, les sermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne, et les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir? Je les laisse faire, et puis je reprends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre. Cela ne s'est jamais vu jusqu'ici. Mais si la chose n'est pas tout-à-fait impossible, vous êtes bien dignes l'un et l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de personne, et que peu d'époux sauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela, et que je crois être le seul possible?

Ils se regardent en souriant, et se moquant de ma simplicité, Emile me remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, et que, quant à lui, celle-là lui suffit.

Sophie

Sophie approuve, et paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Emile : ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse ; c'est la seule chose dont il soit curieux, et tous mes propos ne l'embarrassent guere. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, et bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, et se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, et s'en inquiete ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir ; forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les soins gagnent les cœurs ; mais ils ne les recouvrent guere. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple et facile, reprends-je ; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. En effet, dit Emile en riant du secret, elle ne nous sera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous

ne pensez peut-être. Laissez-moi, je vous prie, le temps de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop serrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte et l'amour vont mal ensemble, et le plaisir ne se commande pas. Ne rougissez point, ô Sophie, et ne songez pas à fuir. A Dieu ne plaise que je veuille offenser votre modestie; mais il s'agit du destin de vos jours. Pour un si grand objet, souffrez entre un époux et un pere des discours que vous ne supporteriez pas ailleurs.

Ce n'est pas tant la possession que l'assujettissement qui rassasie, et l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres caresses, et un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'est le desir mutuel qui fait le droit: la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut restreindre ce droit; mais elle ne sauroit l'étendre. La volupté est si douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triste gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ses propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs sont liés; mais les corps ne sont point

asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît

S'il est donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle soit toujours votre maîtresse et la sienne; soyez amant heureux, mais respectueux; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir; et que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels, et demande d'être vaincue; mais avec de la délicatesse et du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrète? Ignore-t-il quand le cœur et les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne et de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, et préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la nature et l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos et d'autres semblables, Emile se fâche, se récrie; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux et ne dit rien. Le

plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir Emile de son peu de délicatesse; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler; on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Emile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse : il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux, qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, et jure qu'hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs, comme tu l'es de mes jours et de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis du ton le plus grave qu'il m'est possible : Souvenez-vous tous deux que vous êtes libres, et qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous? faut-il que je l'emmene? La menteuse en rougissant

dira qu'oui. Charmant et doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité.

Le lendemain . . . . L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O ! qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, et portant à la fois dans leurs regards languissans et chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, et la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! Vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse et paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mere ; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le surlendemain, j'apperçois déjà quelque changement de scène. Emile veut paroître un peu mécontent ; mais à travers cette affectation, je remarque un empressement

si tendre, et même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles; mais ils ne m'échappent pas; je m'en inquiete, j'interroge Emile en particulier; j'apprends qu'à son grand regret et malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement: Emile se plaint amèrement; Sophie plaisante; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur et d'amour, et me serrant la main ne prononce que ce seul mot, d'un ton qui va chercher l'ame: *l'ingrat!* Emile est si bête, qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends; j'écarte Emile, et je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse, ni l'employer plus mal à propos. Chère Sophie, rassurez-vous; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel: vous avez eu les prémices de sa jeunesse; il ne l'a prodiguée à personne, il la conservera long-temps pour vous.

„ Il faut, ma chère enfant, que je vous
„ explique mes vues dans la conversation
„ que nous eûmes tous trois avant-hier.

» Vous n'y avez peut-être apperçu qu'un » art de ménager vos plaisirs pour les ren- » dre durables. O Sophie! elle eut un au- » tre objet plus digne de mes soins. En de- » venant votre époux, Emile est devenu » votre chef; c'est à vous d'obéir, ainsi l'a » voulu la nature. Quand la femme ressem- » ble à Sophie, il est pourtant bon que » l'homme soit conduit par elle; c'est encore » une loi de la nature; et c'est pour vous » rendre autant d'autorité sur son cœur, » que son sexe lui en donne sur votre per- » sonne, que je vous ai fait l'arbitre de ses » plaisirs. Il vous en coûtera des privations » pénibles; mais vous régnerez sur lui, si » vous savez régner sur vous; et ce qui s'est » déjà passé me montre que cet art difficile » n'est pas au-dessus de votre courage. Vous » régnerez long-temps par l'amour; si vous » rendez vos faveurs rares et précieuses, si » vous savez les faire valoir. Voulez-vous » voir votre mari continuellement à vos » pieds? tenez-le toujours à quelque dis- » tance de votre personne. Mais dans votre » sévérité mettez de la modestie, et non » du caprice; qu'il vous voye réservée, » et non pas fantasque; gardez qu'en » ménageant son amour, vous ne le fassiez » douter du vôtre. Faites-vous chérir par » vos faveurs, et respecter pas vos refus; » qu'il honore la chasteté de sa femme, sans » avoir à se plaindre de sa froideur.

» C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous

„ donnera sa confiance, qu'il écoutera vos „ avis, qu'il vous consultera dans ses affai- „ res, et ne résoudra rien sans en délibérer „ avec vous. C'est ainsi que vous pouvez „ le rappeller à la sagesse, quand il s'égare; „ le ramener par une douce persuasion; „ vous rendre aimable pour vous rendre „ utile; employer la coquetterie aux inté- „ rêts de la vertu, et l'amour au profit de „ la raison.

„ Ne croyez pas avec tout cela, que „ cet art même puisse vous servir toujours. „ Quelque précaution qu'on puisse pren- „ dre, la jouissance use les plaisirs, et l'a- „ mour avant tous les autres. Mais quand „ l'amour a duré long-temps, une douce „ habitude en remplit le vuide, et l'attrait „ de la confiance succède aux transports de „ la passion. Les enfans forment entre ceux „ qui leur ont donné l'être, une liaison non „ moins douce et souvent plus forte que „ l'amour même. Quand vous cesserez d'ê- „ tre la maîtresse d'Emile, vous serez sa „ femme et son amie; vous serez la mere „ de ses enfans. Alors, au lieu de votre „ premiere réserve, établissez entre vous la „ plus grande intimité; plus de lit à part, „ plus de refus, plus de caprice. Devenez „ tellement sa moitié, qu'il ne puisse plus „ se passer de vous, et que si-tôt qu'il vous „ quitte, il se sente loin de lui-même. Vous „ qui fîtes si bien régner les charmes de la „ vie domestique dans la maison paternelle,

,, faites les régner ainsi dans la vôtre. Tout
,, homme qui se plaît dans sa maison aime
,, sa femme. Souvenez-vous que si votre
,, époux vit heureux chez lui, vous serez
,, une femme heureuse.

,, Quant à présent, ne soyez pas si sévère
,, à votre amant : il a mérité plus de com-
,, plaisance ; il s'offenseroit de vos alarmes ;
,, ne ménagez plus si fort sa santé aux dé-
,, pens de son bonheur, et jouissez du vôtre.
,, Il ne faut point attendre le dégoût, ni
,, rebuter le desir ; il ne faut point refuser
,, pour refuser, mais pour faire valoir ce
,, qu'on accorde ».

Ensuite les réunissant, je dis devant elle à son jeune époux : Il faut bien supporter le joug qu'on s'est imposé ; méritez qu'il vous soit rendu léger. Sur-tout sacrifiez aux graces, et n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'est pas difficile à faire, et chacun se doute aisément des conditions. Le traité se signe par un baiser ; après quoi je dis à mon éleve : cher Emile, un homme a besoin toute sa vie de conseil et de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir jusqu'à présent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche, et commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, et voici désormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire se calme, et leur laisse goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes

époux ! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'histoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me sens saisi d'un ravissement qui fait palpiter mon cœur! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en bénissant la Providence, et poussant d'ardens soupirs ! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent ! De combien de larmes de joie ils me les sentent arroser ! Ils s'attendrissent à leur tour en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour la premiere fois le prix de la vie : ils maudissent leurs anciennes richesses, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, et me dit en m'embrassant : mon maître, félicitez votre enfant ; il espère avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels soins vont être imposés à notre zèle ; et que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint et si doux soit jamais rempli par un autre que moi ; dussé - je aussi bien choi-

sir pour lui, qu'on a choisi pour moi-même. Mais restez le maître des jeunes maîtres. Conseillez-nous, gouvernez-nous ; nous serons dociles : tant que je vivrai, j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter ; et reposez-vous, il en est temps.

FIN.

EMILE

ET

SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.

AVIS DES ÉDITEURS

Sur le Fragment qui suit.

Il faut en convenir, les seuls biens sur lesquels les hommes puissent compter, sont ceux qu'ils ont mis en réserve au fond de leur ame; aussi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'est de leur donner des ressources sûres contre les coups du sort, soit pour les réparer à force de talens, soit pour les supporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. Rousseau se proposa dans son Traité de l'Education; l'Ouvrage suivant étoit destiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant Emile aux prises avec la fortune, en le plaçant dans une suite de situations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envisageroit pas sans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance, pouvoient seuls l'élever au-dessus de ces situations. Ce plan étoit beau, l'exécution en auroit été aussi intéressante qu'utile; c'étoit mettre en action la morale d'Emile, la justifier et la faire aimer; mais la mort ne permit pas à M. Rousseau d'élever ce nouveau monument à sa gloire, et de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ses Confessions.

Nous donnons au Public le seul morceau qu'il en ait écrit; et nous le disons sans détour,

nous le donnons avec une sorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous présente est empreint du génie de son sublime Auteur, et plus il est révoltant. Emile *désespéré*, Sophie *avilie! Qui pourroit supporter ces odieuses images! J'ai du moins la ressource des larmes quand je vois la vertu malheureuse gémir; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere? S'il est vrai cependant que les éducations austeres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation seule de* Sophie *doit faire des filles vertueuses; mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides et parjures? Gardons-nous d'imputer à M.* Rousseau *ces contradictions: nous le savons, elles n'existoient point dans son plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage?* Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaisons firent ses fautes et ses malheurs: une femme vicieuse et jalouse de ses vertus, sans altérer son ame pure, surprit sa simplicité: un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison; l'infortunée cédoit à son époux, en se livrant au vil séducteur qui outrageoit son innocence; elle succomba comme* Clarisse, *et se releva plus sublime qu'elle. Mais si* Emile *devoit connoître l'excès du malheur,*

heur, ne falloit-il pas que Sophie *fût infidelle? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux? Et qui pouvoit l'en séparer? Les hommes. . . . La mort. . . . Non, le crime seul de* Sophie.

Pourquoi M. Rousseau *n'a-t-il pas achevé ces tristes récits? pourquoi ce long tissu d'objets funestes, de traverses, de calamités, de fautes, de remords, de désespoir et de repentir, ne nous a-t-il pas conduit à ces jours de paix et de gloire, où, vainqueurs du sort, des hommes et d'eux-mêmes,* Emile *et* Sophie, *ivres d'amour et brillans de vertus, auroient, loin des humains et dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans?*

Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines, ne se seroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité!

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laissons point effacer la mémoire, après les avoir rendus si charmans. Rappellons leurs transports, leurs délices; rappellons jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces temps cruels de ta faute et de mon désespoir. Temps de douleurs et de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie, et n'avoir pas vécu!*

Pleurs de douleur et de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie et de plaisirs qui vous ont absorbés !

Souvenirs amers et délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout, maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, et que le genre humain n'est plus rien pour nous.

Sophie, *ma chere* Sophie, *que ne puisse-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi, je n'en aurois jamais assez pour goûter ma félicité !*

EMILE

ET

SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIÈRE.

J'ÉTOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître ! vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, et vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié, une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieillesse et une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas ! qu'est devenu ce temps heureux de jouissance et d'espérance, où l'avenir embellissoit le présent ; où mon cœur, ivre de sa joie, s'abreuvoit [illegible] ue

jour d'un siècle de félicité ? Tout s'est évanoui comme un songe; jeune encore, j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, jusqu'au commerce de mes semblables. Mon cœur a été déchiré par tous ses attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiède amour d'une vie sans plaisirs, mais exempte de remords. Si je survis long-temps à mes pertes, mon sort est de vieillir et mourir seul sans jamais revoir un visage d'homme ; et la seule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre soin de cette triste vie que j'ai si peu de raison d'aimer ? Des souvenirs, et la consolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y soumettant sans murmure aux décrets éternels. Je suis mort dans tout ce qui m'étoit cher : j'attends sans impatience et sans crainte que ce qui reste de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous? êtes-vous mortel encore ? êtes-vous encore sur cette terre d'exil avec votre Emile ; ou si déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames justes? Hélas ! où que vous soyez, vous êtes mort pour moi : mes yeux ne vous verront plus; mais mon cœur s'occupera de vous sans cesse. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos soins qu'après que la dure nécessité m'a si cruellement fait sentir ses coups, et m'a tout ôté, excepté moi. Je suis seul, j'ai tout perdu ; mais je me reste,

et le désespoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'espérer. Sans doute ils périront sans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils sont écrits, je les rassemble, je les lie, je les continue, et c'est à vous que je les adresse : c'est à vous que je veux tracer ces précieux souvenirs qui nourrissent et navrent mon cœur ; c'est à vous que je veux rendre compte de moi, de mes sentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaisirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été prononcé ; il commença dès ma naissance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, passés dans la liberté, dans la joie, ainsi que dans l'innocence : je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance ; mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verser. Hélas ! si je fusse mort, enfant ; j'aurois déjà joui de la vie, et n'en aurois pas connu les regrets !

Je devins jeune homme, et ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions je formois ma raison par mes sens ; ce qui sert à tromper les autres fut pour moi le

chemin de la vérité. J'appris à juger sainement des choses qui m'environnoient, et de l'intérêt que j'y devois prendre ; j'en jugeois sur des principes vrais et simples ; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entr'elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi. Par deux termes connus j'apprenois à trouver le troisieme. Pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéresser, il me suffit de me connoître ; ma place assignée, tout fut trouvé.

J'appris ainsi que la premiere sagesse est de vouloir ce qui est, et de régler son cœur sur sa destinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me disiez-vous; tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage et toujours le plus malheureux ; ce qui peut changer à sa situation, le soulage moins, que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement, et ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passions, sans attachemens ? Ce n'est pas un homme; c'est une brute ou c'est un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses, vous m'apprîtes du moins à les choisir, á n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre, pour ainsi dire, le moi humain sur toute l'humanité, et à me préserver

ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguer. J'aimai Sophie avant même que de la connoître; cet amour préservoit mon cœur des piéges du vice; il y portoit le goût des choses belles et honnêtes; il y gravoit en traits ineffaçables les saintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je sentis l'empire de ses charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de ravissant dans une ame, pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer sans cesse et remplir désormais tout mon être! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets! souhaits inutiles! Tout est disparu, tout est disparu sans retour.... Après tant d'ardens soupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, et toujours amant, je trouvai dans la tranquille possession un bonheur d'une autre espèce, mais non moins vrai que dans le délire des desirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchanteresse. O combien vous vous trompez! Vous avez connu ma maîtresse, ma femme; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute espèce étoient inépuisables, chaque

instant sembloit les renouveller; et le dernier jour de sa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon temps entre une épouse adorée et les chers fruits de sa tendresse; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne; et ma fille, sous les yeux de sa mere, eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornoient au soin du patrimoine de Sophie; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité, trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, et lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble? comment mes empressemens vous rebuterent-ils de moi? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le sentois, j'en étois sûr. Vous paroissiez heureux de mon bonheur; les tendres caresses de Sophie sembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaisiez avec nous et vous nous quittâtes! Sans votre retraite je serois heureux encore; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ses yeux. Sa mere, vertueuse et chérie vivroit elle-même dans les bras de son époux. Retraite funeste, qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort! non jamais sous

vos

vos yeux le crime et ses peines n'eussent approché de ma famille ; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de bien en toute ma vie.

Bientôt le Ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions se succédoient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes le pere, la mere de Sophie, et enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avoit tant desirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce temps, contente et paisible dans sa solitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie ; elle n'avoit point armé contre les coups du sort cette ame sensible et facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs : aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs ; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mere : elle appelloit sans cesse l'une ou l'autre en gémissant ; elle faisoit retentir de leurs noms et de ses regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes caresses : tous les objets qui les lui rappelloient aigrissoient ses douleurs ; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires et qui n'en avoient jamais été pour moi jusqu'alors : je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'étoit faite au voisinage et qui étoit obli-

gée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chere pour chercher à la calmer. Partager ses regrets, pleurer avec elle, étoit la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale, je me sentis frappé d'une impression funeste que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus tristes pressentimens s'élevoient dans mon sein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes, me faisoit trembler sur le séjour de celle-ci. Je m'effrayois d'exposer une union si pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémissois, en regardant la triste Sophie, de songer que j'entraînois moi-même tant de vertus et de charmes dans ce gouffre de préjugés et de vices, où vont se perdre de toutes parts l'innocence et le bonheur.

Cependant, sûr d'elle et de moi, je méprisois cet avis de la prudence, que je prenois pour un vain pressentiment ; en m'en laissant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas ! je n'imaginois pas le voir sitôt et si cruellement justifier. Je ne songeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y suivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous passâmes dans cette fatale ville, et de l'effet cruel que fit sur mon ame et sur mon sort ce séjour empoisonné ? Vous avez trop su ces

tristes catastrophes, dont le souvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur source. Quel changement produisit en moi ma complaisance pour des liaisons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple et l'imitation contre lesquels vous aviez si bien armé mon cœur l'amenerent-ils insensiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois su dédaigner? Qu'il est différent de voir les choses, distrait par d'autres objets, ou seulement occupé de ceux qui nous frappent! ce n'étoit plus le temps où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, et rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la possédois; et son charme embellissoit alors autant les objets, qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort et devenoit incapable de chaleur et de force. J'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre; je recherchois tout et je m'ennuyois de tout; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, et m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laissois pas le temps de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes atta-

chemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies: j'avois mis un jargon de sentiment et de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un Stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies; je n'avois plus de votre Emile que le nom et quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même, tout ce qui jadis animoit, élevoit mon esprit et faisoit la plénitude de mon existence, en se détachant peu-à-peu de moi sembloit m'en détacher moi-même, et ne laissoit plus dans mon ame affaissée qu'un sentiment importun de vide et d'anéantissement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroissoit presque éteint, couvoit sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable! Comment celle qui faisoit la gloire et le bonheur de ma vie en fit-elle la honte et le désespoir? Comment décrirois-je un si déplorable égarement? Non, jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon souvenir, trop décourageant pour la vertu; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice et de l'exemple, trahisons d'une fausse amitié, inconstance

et foiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve? Ah! si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne? Mais de quelle trempe unique dut être une ame qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant?

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus: je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes et sert à lier les évènemens.

Sophie consolée, ou plutôt distraite par son amie et par les sociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée et pour la retraite: elle avoit oublié ses pertes et presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant alloit devenir moins dépendant d'elle, et déjà la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile, je n'étois que son mari; et le mari d'une honnête femme dans les grandes villes est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-temps nos coteries furent les mêmes. Elles changerent insensiblement. Chacun des deux pensoit se mettre à son aise loin de la personne qui avoit droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux: le ton du monde nous avoit divisés, et nos cœurs ne se rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voisins de campagne et amis de ville qui nous

réunissent quelquefois. La femme, après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistois pas toujours sans peine, se rebuta, et s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inséparable. Le mari vivoit fort lié avec son épouse, et par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere et décente; mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un sur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, et ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je suis content, disoit le mari. Nos sentimens, poursuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher, que de vouloir tout ce qu'il desire ? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce systême ainsi mis à découvert tout d'un coup, nous eût fait horreur. Mais on ne sait pas combien les épanchemens de l'amitié font passer de choses qui révolteroient sans elle; on ne sait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du cœur humain, une philosophie qui n'of-

fre, au lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, et qui ne profite à personne, que soins, procédés, bienséances, attentions, que franchise, liberté, sincérité, confiance; on ne sait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes quand les cœurs ne sont plus unis, a d'attraits pour les meilleurs naturels, et devient séduisant sous le masque de la sagesse: la raison même auroit peine à se défendre, si la conscience ne venoit au secours. C'étoit là ce qui maintenoit entre Sophie et moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit subjugués s'outrageoit sans crainte, et croyoit s'aimer; mais un ancien respect l'un pour l'autre, que nous ne pouvions vaincre, nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroissant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne se quittoient point. Cesser de s'éviter quand on s'offense, c'est être sûrs de ne se rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint aussi sédentaire et retirée qu'elle avoit été dissipée jusqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint constamment triste et sombre. Enfermée depuis le matin jusqu'au soir dans

sa chambre, sans parler, sans pleurer, sans se soucier de personne, elle ne pouvoit souffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint insupportable ; elle le lui dit, et la reçut mal sans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice, dont j'accusois un peu de jalousie : je le lui dis même un jour en plaisantant. Non, Monsieur, je ne suis point jalouse, me dit-elle d'un air froid et résolu ; mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grace, c'est que je ne la revoie jamais. Frappé de ces mots, je voulus savoir la raison de sa haine : elle refusa de répondre. Elle avoit déjà fermé sa porte au mari ; je fus obligé de la fermer à la femme, et nous ne les vîmes plus.

Cependant sa tristesse continuoit, et devenoit inquiétante. Je commençai de m'en allarmer ; mais comment en savoir la cause, qu'elle s'obstinoit à taire ? Ce n'étoit pas à cette ame fière qu'on en pouvoit imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-temps d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur ; il falloit mériter cette confiance ; et, soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus ; mais j'eus beau revenir à elle, et marquer ce retour par les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'époux trop négligés depuis long-temps : j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde ; ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus, qui m'enivroient d'amour, et qu'il falloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle, vous devez vous estimer vous-même, et respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre ; et soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre ? que faire ? sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance ? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour et mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, et je me faisois un point d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un époux ne se ralluma si brûlante et si vive ; jamais durant mes premieres amours, je n'avois tant

versé de pleurs à ses pieds : tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractère. Je ne me rebutai point ; et si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret et de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus ; je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient ; ses yeux éteints laissoient tomber sur moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, et qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, et qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes desirs, je m'y livre avec complaisance : c'est encore un égard que je veux avoir pour elle, de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si long-temps résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports, je joignois aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue ; je voulus achever ma victoire. Oppressée et palpitante, elle étoit prête à succomber ; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable ; et me regardant d'un œil que la

fureur et le désespoir rendoient effrayant : Arrêtez, Emile, me dit-elle, et sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte; vous ne me toucherez de ma vie. Et sur le champ, elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé....

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie; ils valent peu la peine d'être écrits : c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps et de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas si-tôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence; et souvent le coup mortel est porté long-temps avant que la blessure se fasse sentir. A cette scène inattendue, à ces mots que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti; mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines; sans être évanoui, je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au chaos de la scène au moment qu'elle change, au moment que tout fuit et va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de temps je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, et

sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin, réveillé malgré moi, la premiere impression que je sentis, fut un saisissement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne; je sors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vîtesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc.

Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour et du ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obscurité sous les arbres; enfin me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gazon.... Où suis-je? Que suis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle catastrophe! Insensé! quelle chimere as-tu poursuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infame! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer, ni gémir: sans la rage et l'emportement qui succédèrent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. O qui pourroit démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la

jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois ? Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui, d'un mouvement uniforme, semble étendre et raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers ; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul ; quand il se sent mettre en pieces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant plusieurs heures ; comment en faire le tableau ? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentois à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite et dans un cœur tiède ne connoissez de revers que ceux de la fortune, ni de passions qu'un vil intérêt, puissiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimère, et n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir !

Nos forces sont bornées, et tous les transports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous mon maître, à mes leçons ; je vins à penser que

j'étois homme; et je me demande aussi-tôt: quel mal ai-je reçu dans ma personne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si, dans cet instant, tel que je suis, je tombois des nues pour commencer d'exister, serois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jeta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; et l'usage de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étois incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laissoit à nul objet le temps de se faire appercevoir: j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire; c'étoit sans fruit aigrir mes peines, et mon seul soin devoit être de gagner du temps pour raffermir mes sens et rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même, si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne sais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, sans suivre de route déterminée: je cours, j'erre de part et d'autre, j'abandonne

mon corps à toute l'agitation de mon cœur; j'en suis les impressions sans contrainte; je me mets hors d'haleine; et mêlant mes soupirs tranchans à ma respiration gênée, je me sentois quelquefois prêt à suffoquer.

Les secousses de cette marche précipitée sembloient m'étourdir et me soulager. L'instinct dans les passions violentes dicte des cris, des mouvemens, des gestes, qui donnent un cours aux esprits, et font diversion à la passion : tant qu'on s'agite, on n'est qu'emporté; le morne repos est plus à craindre, il est voisin du désespoir. Le même soir je fis de cette différence une épreuve presque risible, si tout ce qui montre la folie et la misère humaine devoit jamais exciter à rire quiconque peut y être assujetti.

Après mille tours et retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la ville, entouré de carosses à l'heure des spectacles, et dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte; c'étoit un café. J'y suis accosté par des gens de ma connoissance; on me parle, on m'entraîne je ne sais où. Frappé d'un bruit d'instrumens et d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde, je me trouve dans la salle du spectacle un jour de premiere représentation, pressé par la foule et dans l'impuissance de sortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne

dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit : n'entendant rien, que pouvois-je répondre ? Mais un de ceux qui m'avoient amené ayant par hasard nommé ma femme ; à ce nom funeste, je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'assemblée, et causa quelque rumeur. Je me remis promptement, et tout s'appaisa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, et m'approchant peu-à-peu de la porte, je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue, et retirant machinalement ma main que j'avois tenue dans mon sein durant toute la représentation, je vis mes doigts pleins de sang, et j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein, je regarde, je le trouve sanglant et déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penser qu'un spectateur tranquille à ce prix n'étoit pas fort bon juge de la piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver. Je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment : enfin, ne pouvant presque plus me soutenir, et me trouvant près de mon quartier, je rentre chez

chez moi, non sans un affreux battement de cœur : je demande ce que fait mon fils ; on me dit qu'il dort ; je me tais et soupire. Mes gens veulent me parler ; je leur impose silence ; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, et traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie. Là, sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers et baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte ; puis m'échappant avec la crainte et les précautions d'un coupable, je sors doucement du logis, résolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, et je rentre dans mon bon sens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire, en cédant d'abord à la passion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner ensuite, après lui avoir laissé quelque essor. Le mouvement que je venois de suivre m'ayant disposé à l'attendrissement, la rage qui m'avoit transporté jusqu'alors fit place à la tristesse ; et je commençai à lire assez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais aussi sans faire aucun détour. Je sortis de la ville, et prenant le premier grand chemin, je me mis à le suivre d'une démar-

che lente et mal assurée, qui marquoit la défaillance et l'abattement. A mesure que le jour croissant éclairoit les objets, je croyois voir un autre ciel, une autre terre, un autre univers; tout étoit changé pour moi. Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux souvenirs vinrent assiéger mon cœur serré de détresse, et le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouissances passées venoient aigrir le sentiment de mes pertes, et me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah! qui est-ce qui connoît le contraste affreux de sauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misère, et de franchir cet immense intervalle sans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouse adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'asservissoit à ses loix, qui me tenoit dans sa dépendance; son tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendresse, et je jouissois même de ses rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de passer le cours des siècles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir jamais, à demander, implorer, supplier, desirer sans cesse, et jamais ne rien obtenir. Ces temps, ces temps charmans

de retour attendu, d'espérance trompeuse, valoient ceux même où je la possédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, sans espoir, sans ressource, je n'ai pas même la consolation d'oser former des souhaits..... Je m'arrêtois effrayé d'horreur à l'objet qu'il falloit substituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie et méprisable! Quels yeux pouvoient souffrir cette profanation? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misère; c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit causée. Ce tableau désolant étoit le seul que je ne pouvois supporter.

La veille, ma douleur stupide et forcenée m'avoit garanti de cette affreuse idée; je ne songeois à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainsi dire au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur source, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étoient échappés en sortant, ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y falloit joindre; et ce qui me déchiroit le plus cruellement n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriser.

Mes premieres réflexions sur elle furent amères. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom falloit-il donner à la sienne? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses, elles

restent dans leur état ; il n'y a point pour elles d'ignominie, parce qu'il n'y a point d'élévation : les adultères des femmes du monde ne sont que des galanteries. Mais Sophie adultère est le plus odieux de tous les monstres : la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense ; non, il n'y a point d'abaissement, point de crime pareil au sien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuse, et qui n'en ai que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate a donné la mort ; de quel droit osé-je la juger si sévérement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts ? Tu l'accuses de n'être plus la même ! O Emile, et toi n'as-tu point changé ? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis ! Ah ! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidelle ; et toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours ? Tu l'abandonnes, et tu veux qu'elle te reste ! tu la méprises, et tu veux en être toujours honoré ! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence, qui t'ont arraché de son cœur ; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple ; il falloit ne la point négliger, et jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés

dans la retraite où tu l'as trouvée, et où tu devois toujours la laisser? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné? Tu le sais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versoit, lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y passoit son innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimoit mieux que sa propre tranquillité ; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te suivre : c'est toi qui du sein de la paix et de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices et de misères où tu t'es toi-même précipité. Hélas! il n'a tenu qu'à toi seul qu'elle fût toujours sage, et qu'elle te rendît toujours heureux.

O Emile! tu l'as perdue, tu dois te haïr et la plaindre; mais quel droit as-tu de la mépriser? Es-tu resté toi-même irréprochable? Le monde n'a-t-il rien pris sur tes mœurs? Tu n'as point partagé son infidélité ; mais ne l'as-tu pas excusée, en cessant d'honorer sa vertu? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui est honnête est en dérision, où les femmes rougiroient d'être chastes, où le seul prix des vertus de leur sexe est la raillerie et l'incrédulité? La foi que tu n'as point violée a-t-elle été exposée aux mêmes risques? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes foiblesses, ainsi que les grandes vertus? As-tu ce corps trop

formé par l'amour, trop exposé aux périls par ses charmes et aux tentations par ses sens? O que le sort d'une telle femme est à plaindre! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, sans relâche, sans cesse, contre autrui, contre elle-même? Quel courage invincible, quelle opiniâtre résistance, quelle héroïque fermeté lui sont nécessaires! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autre témoin de ses triomphes que le Ciel et son propre cœur? Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir, combattre et vaincre incessamment, un instant de foiblesse, un seul instant de relâche et d'oubli souille à jamais cette vie irréprochable, et déshonore tant de vertus. Femme infortunée! hélas! un moment d'égarement fait tous tes malheurs et les miens. Oui, son cœur est resté pur, tout me l'assure; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Eh! qui sait dans quels piéges adroits les perfides ruses d'une femme vicieuse et jalouse de ses vertus, a pu surprendre son innocente simplicité? N'ai-je pas vu ses regrets, son repentir dans ses yeux? N'est-ce pas sa tristesse qui m'a ramené moi-même à ses pieds? N'est-ce pas sa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendresse? Ah! ce n'est pas là la conduite artificieuse d'une infidelle qui trompe son mari et qui se complaît dans sa trahison!

Puis venant ensuite à réfléchir plus en

détail sur sa conduite et sur son étonnante déclaration, que ne sentois-je point en voyant cette femme timide et modeste vaincre la honte par la franchise, rejeter une estime démentie par son cœur, dédaigner de conserver ma confiance et sa réputation, en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des caresses qu'elle a rejetées, et craindre d'usurper ma tendresse de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon sang? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage, qui même au prix de l'honneur et de la vie, ne pouvoit s'abaisser à la fausseté et portoit jusques dans le crime l'intrépide audace de la vertu? Oui, me disois-je avec un applaudissement secret, au sein même de l'ignominie cette ame forte conserve encore tout son ressort; elle est coupable sans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'est ainsi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en sa faveur à des jugemens plus doux et plus supportables. Sans la justifier, je l'excusois; sans pardonner ses outrages, j'approuvois ses bons procédés. Je me complaisois dans ses sentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour; il eût été trop cruel de le conserver sans estime. Si-tôt que je crus lui en devoir encore, je sentis un soulagement inespéré. L'homme est trop foible pour pouvoir conserver long-temps des mouvemens extrêmes.

Dans l'excès même du désespoir, la Providence nous ménage des consolations. Malgré l'horreur de mon sort, je sentois une sorte de joie à me représenter Sophie estimable et malheureuse; j'aimois à fonder ainsi l'intérêt que je ne pouvois cesser de prendre à elle. Au lieu de la sèche douleur qui me consumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le sais, me disois-je; mais du moins j'oserai penser encore à elle; j'oserai la regretter; j'oserai quelquefois encore gémir et soupirer sans rougir.

Cependant j'avois poursuivi ma route; et distrait par ces idées, j'avois marché tout le jour sans m'en appercevoir, jusqu'à ce qu'enfin revenant à moi et n'étant plus soutenu par l'animosité de la veille, je me sentis d'une lassitude et d'un épuisement qui demandoient de la nourriture et du repos. Graces aux exercices de ma jeunesse, j'étois robuste et fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon esprit malade avoit tourmenté mon corps, et vous m'aviez bien plus garanti des passions violentes qu'appris à les supporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-six heures que je n'avois pris aucun aliment, je soupai, et même avec appétit: je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient tant tourmenté, content d'oser penser à Sophie, et

presque

presque joyeux de l'imaginer moins défigurée et plus digne de mes regrets que je n'avois espéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse et l'infortune respectent le sommeil et laissent du relâche à l'ame ; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant, je me sentis l'esprit assez calme et en état de délibérer sur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable, ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus, ou altérés ; tous mes devoirs étoient changés ; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant ; je devenois, pour ainsi dire, un nouvel être. Il étoit important de peser mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restoit à faire jusqu'à la ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître, et je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait appaisée, et que je pusse voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impressions, facile à troubler, timide à me résoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même et capable de considérer ma situation avec autant de sang-froid

que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité, je cessai mes vains murmures, je pliai ma volonté sous l'inévitable joug, je regardai le passé comme étranger à moi ; je me supposai commencer de naître : et tirant de mon état présent les règles de ma conduite, en attendant que j'en fusse assez instruit, je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je suis, à ne jamais faire une chose et rêver à une autre; ce qui proprement est ne rien faire et n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée; le soir je reprenois mes réflexions, et relayant ainsi l'esprit et le corps l'un par l'autre, j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit possible sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, et si ce qui me paroissoit une catastrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes villes, et partout où les hommes, plus corrompus, se croient plus éclairés, on tient cette opi-

nion pour ridicule et peu sensée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme ? Son malheur doit-il faire sa honte, et peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévere, celle-ci paroît plus conforme à la raison.

D'ailleurs quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas, par mes principes, au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on penseroit de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête ? Etoit-ce un crime d'être miséricordieux ? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offense ? Sur quels devoirs allois-je donc me régler ? Avois-je si long-temps dédaigné le préjugé des hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé seroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres ? Quel rapport, d'une infortunée au désespoir à qui le remord seul arrache l'aveu de son crime, à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge et de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchise et se vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieuse, toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense est indigne de ménagement ; c'est partager son infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice,

et qui l'expie par ses regrets, est plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre et la pardonner sans honte ; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. Sophie restée estimable jusques dans le crime sera respectable dans son repentir ; elle sera d'autant plus fidelle, que son cœur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser ; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conserve et la modestie qui la rend aimable ; l'humiliation du remord adoucira cette ame orgueilleuse, et rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi ; elle en sera plus soigneuse et moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre ; et c'est en imitant le langage de la raison qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidelle, et j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disois avec douleur, mais avec force, que les maximes du monde ne font point

loi pour qui veut vivre pour soi-même ; et que, préjugés pour préjugés, ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favorise : que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner ; que j'étois moi-même un exemple de la justice de cette imputation, et que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli ; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même, respecte au moins son mari, s'il en est digne, et s'il sait conserver son autorité ; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir ; que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, et qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs honnêtes, et une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentois surtout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable en étoit plus désespérant pour moi : car on peut soutenir ou renforcer une ame foible, et celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raison ; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans le crime et ne fait le mal que comme il lui plaît ? Oui, Sophie est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a

pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidelle que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrois à mon épouse, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'étoit si chère a pu m'outrager, si ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de son cœur, si la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, si les feux d'un amour que rien n'avoit offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée, n'ont pu prévenir sa premiere faute ; qu'est-ce qui préviendroit des rechûtes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni estime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant, pas même le regret de m'offenser. Elle connoît mon cœur, elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le sien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriser.... Elle ne m'aime plus.... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est là son plus grand crime ! j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer

que souvent l'offensé pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout est changé. Vainement tu vivrois encore avec elle ; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, et Sophie ne te retrouveroit plus. Les situations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent, tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne sont point désespérées, je le sais bien : elle peut être encore digne d'estime, mériter toute ma tendresse, elle peut me rendre son cœur ; mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre et m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance ; et sans la confiance il n'y a plus que dégoût, tristesse, ennui dans le mariage ; le délicieux charme de l'innocence est évanoui. C'en est fait, c'en est fait : ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuse, et je ne puis être heureux que de son bonheur. Cela seul me décide ; j'aime mieux souffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens sont rompus, ils le

sont par elle. En violant ses engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'est plus rien, ne l'a-t-elle pas dit encore? Elle n'est plus ma femme: la reverrois-je comme étrangere? Non, je ne la reverrai jamais. Je suis libre, au moins je dois l'être: que mon cœur ne l'est-il autant que ma foi!

Mais quoi! mon affront restera-t-il impuni? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi? C'est moi que je punis, et non pas elle: je remplis ses vœux à mes dépens. Est-ce là le ressentiment de l'honneur outragé? Où est la justice, où est la vengeance?

Eh! malheureux, de qui veux-tu te venger? De celle que ton plus grand désespoir est de ne pouvoir plus rendre heureuse? Du moins ne sois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il se peut, quelque mal que tu ne sentes pas. Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre? Es-tu son juge, n'étant plus même son époux? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme, elle ne s'en est point conservé les droits. Dés l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds, elle a brisé les tiens, et ne s'en est point cachée; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti; en cessant d'être à toi seul, elle a déclaré

ne t'être plus rien : quelle autorité peut te rester sur elle ? S'il t'en restoit, tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse et clément par vengeance. Défie-toi de la colere ; crains qu'elle ne te ramene à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit, ou par le dépit qui vouloit me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ! et quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour sa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je sentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans forment un nœud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, et une raison naturelle et invincible contre le divorce. Des objets si chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent nécessairement ; c'est un intérêt commun si tendre, qu'il leur tiendroit lieu de société quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raison, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi ? Quoi ! la nature elle-même autorisera le crime ! et ma femme, en partageant sa tendresse à ses deux fils, sera forcée à partager son attachement aux deux peres ! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût passé dans l'esprit, m'embrasoit d'une rage nouvelle ; toutes les furies reve-

noient déchirer mon cœur en songeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle, que tout ce qui m'avoit tourmenté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour; et pour ne laisser plus de prise au doute, je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi, je ne la vis plus coupable; je ne la vis plus qu'estimable et malheureuse; et sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée : car, quoi que j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, et quoi qu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, et qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, et après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément, tou-

cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois; je formai, non sans déchirement, cette résolution barbare, et la regardant comme une suite nécessaire de la premiere où j'étois sûr d'avoir bien raisonné, je l'aurois certainement exécutée malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chose, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie : il me restoit à le prendre par rapport à moi, et à voir ce que je voulois devenir me retrouvant seul. Il y avoit long-temps que je n'étois plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés; il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille; il falloit l'en détacher, du moins en partie, et cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vide il se fait en nous, combien on perd de son existence, quand on a tenu à tant de choses et qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste! J'avois à chercher si j'étois cet homme encore qui sait remplir sa place dans son espèce, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais où est-elle, cette place, pour celui dont tous les rapports sont détruits ou changés? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur, ni celui de ce qui m'étoit cher, et dont le sort m'ôtoit jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne? Car si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma misere, pouvois-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes et les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment; et mon esprit fatigué avoit besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance, et sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du desir, en voyant que le passé ne m'étoit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisions jamais que commencer, et qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons et nous naissons chaque instant de notre vie; et quel intérêt la mort peut-elle nous laisser? S'il n'y a

rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir; et se tourmenter du passé, c'est tirer du néant les sujets de notre misere. Emile, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abîme du néant les a tous engloutis; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumieres, tes vertus enfin, si tu le veux, et par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire; et cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'est l'avantage que procure, indépendamment des événemens, toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune, quand on sait maintenir son cœur dans l'ordre, on est tranquille au moins en dépit du sort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible! il est bien aisé de se mettre dans l'ordre; ce qui est difficile c'est d'y rester. Je faillis voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyois les plus affermies.

J'étois entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conservé dans mes vêtemens la simplicité que

vous m'aviez fait aimer; mes manieres n'étoient pas plus recherchées; et l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place étoit moins remarquable chez un menuisier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage, on jugea que je l'avois été, et qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inspire pas une grande considération, et l'on me prenoit à peu près au mot sur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réserve, on me regardoit au travail avec une sorte d'étonnement; tout ce que je faisois dans l'attelier (et j'y faisois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration; l'on sembloit épier tous mes mouvemens, tous mes gestes. On tâchoit d'en user avec moi comme à l'ordinaire; mais cela ne se faisoit plus sans effort, et l'on eût dit que c'étoit par respect qu'on s'abstenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement aussitôt que j'aurois fait dans un autre temps: mais mon habitude, en agissant, d'être toujours à la chose, me ramenant bientôt à ce qui se faisoit autour de moi, ne me laissa pas long-temps ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet

de curiosité qui les intéressoit beaucoup.

Je remarquai surtout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce sexe a une sorte de droits sur les aventuriers, qui les lui rend en quelque sorte plus intéressans. Je ne poussois pas un coup d'échoppe qu'elle ne parût effrayée, et je la voyois toute surprise de ce que je ne m'étois pas blessé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adresse; vous avez peur que je ne sache pas mon métier? Monsieur, me dit-elle, je vois que vous savez bien le nôtre; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu : je voulus savoir comment je l'étois. Après bien des mysteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, descendre à la porte du maître, que sans permettre qu'on m'avertît, elle avoit voulu me voir; qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'étoit mise à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle serroit avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens de larmes, et donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'a-

voir considéré long-temps avec plus d'attention et de recueillement elle s'étoit levée tout d'un coup, et, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix : *non ; jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carosse et partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame, les avoit rendus fidèles à la promesse qu'ils lui avoient faite et qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret; qu'ils voyoient aisément à son équipage et plus encore à sa figure que c'étoit une personne d'un haut rang, et qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche et de son discours, sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passoit en moi durant ce récit ! Que de choses tout cela supposoit ! Quelles inquiétudes n'avoit-il point fallu avoir, quelles recherches n'avoit-il point fallu faire pour retrouver ainsi mes traces ! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avoit pu faire entreprendre ! dans quelle occupation elle m'avoit surpris ! Ah ! ce n'étoit

n'étoit pas la premiere fois : mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O temps, temps heureux! Qu'est devenu cet ange du Ciel ?.... Mais que vient donc faire ici cette femme ?.... elle amene son fils.... mon fils.... et pourquoi ?.... Vouloit-elle me voir, me parler ? pourquoi s'enfuir ?.... Me braver ?... pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle insulter à ma misere ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé; et cette supposition même étant entrée dans ma délibération ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant surtout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée et celui qui l'avoit fait repartir tout d'un coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere, et c'en fut un que ce peu de mots : *Il ne t'ôtera pas ta mere*, avoit-elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, et c'étoit la per-

suasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir; et d'où la tiroit-elle cette persuasion? qu'avoit-elle vu? Emile en paix. Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions, et ne formoit que des résolutions raisonnables? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle, quoiqu'elle le fût selon moi: lequel avoit tort? Le mot de Sophie décidoit encore ce point; et en effet, en considérant le seul intérêt de l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere, et il falloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre, sur-tout à cet âge; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mere: c'est un acte de passion, jamais de raison, à moins que la mere ne soit folle ou dénaturée. Mais Sophie est celle qu'il faudroit desirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi, ne pouvant plus l'élever ensemble; ou bien pour contenter ma colere, il faut le rendre orphelin. Mais que ferois-je d'un enfant dans l'état où je suis? j'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je sous les yeux de sa mere, pour braver une femme que je dois

fuir? Ah ! pour ma sûreté je ne serai jamais assez loin d'elle ! Laissons-lui l'enfant, de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reste seul pour ma vengeance ; que chaque jour de sa vie il rappelle à l'infidelle le bonheur dont il fut le gage, et l'époux qu'elle s'est ôté.

Il est certain que la résolution d'ôter mon fils à sa mere avoit été l'effet de ma colere. Sur ce seul point la passion m'avoit aveuglé, et ce fut le seul point aussi sur lequel je changeai de résolution. Si ma famille eût suivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, et peut-être vivroit-il encore ; mais peut-être aussi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi ; consolée dans cette chere moitié de moi-même, elle n'eût plus songé à rejoindre l'autre, et j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier !

Nous nous connoissions si bien mutuellement, qu'il ne me fallut, pour deviner le motif de sa brusque retraite, que sentir qu'elle avoit prévu ce qui seroit arrivé si nous nous fussions revus. J'étois raisonnable, mais foible, elle le savoit ; je savois encore mieux combien cette ame sublime et fiere conservoit d'inflexibilité jusques dans ses fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit insupportable. Elle sentoit que son crime étoit de ceux qui ne peuvent

s'oublier ; elle aimoit mieux être punie que pardonnée : un tel pardon n'étoit pas fait pour elle ; la punition même l'avilissoit moins à son gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer sa faute qu'en l'expiant, ni s'aquitter avec la justice qu'en souffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'est pour cela qu'intrépide et barbare dans [illegible] franchise, elle dit son crime à vous, à toute ma famille, taisant en même temps ce qui l'excusoit, ce qui la justifioit peut-être ; le cachant, dis-je, avec une telle obstination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, et que je ne l'ai su qu'après sa mort.

D'ailleurs, rassurée sur la crainte de perdre son fils, elle n'avoit plus rien à desirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, elle étoit d'autant plus jalouse de mon honneur, qu'il ne lui en restoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle ; mais l'époux qu'elle s'étoit choisi devoit être au-dessus d'une lâcheté. Ces raffinemens de son amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, et peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être séparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi ; mais cette erreur n'en fut plus une aussitôt que j'y eus pensé ; en ne considérant que l'intérêt de mon fils

je vis qu'il falloit le laisser à sa mere, et je m'y déterminai. Du reste, confirmé dans mes sentimens, je résolus d'éloigner son malheureux pere des risques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être assez loin d'elle, puisque je ne devois plus m'en rapprocher? C'étoit elle encore, c'étoit son voyage qui venoit de me donner cette sage leçon; il m'importoit pour la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il falloit fuir; c'étoit là ma grande affaire, et la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, et je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, et que c'étoit tout ce qui me restoit à faire? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie? N'eût-on pas dit à me voir délibérer sur mon séjour qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre, et que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe? Si je n'estimois mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me suivoient pas en quelque lieu que je fusse, et qu'il ne s'en présentât

pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque situation que je sois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, et que nul n'auroit besoin des autres si chacun vivoit convenablement pour soi.

Le sage vit au jour la journée, et trouve tous ses devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos ſorces, et ne nous portons point en avant de notre existence. Mes devoirs d'aujourd'hui sont ma seule tâche, ceux de demain ne sont pas encore venus. Ce que je dois faire à présent est de m'éloigner de Sophie, et le chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette résolution prise, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arriere; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les soins qui pouvoient regarder ma personne; aucun ne m'étoit nécessaire : et sans valet, sans argent, sans équipage, mais sans desirs et sans soins, je partis seul et à pied. Chez les peuples où j'ai vécu, sur les mers que j'ai parcourues, dans les déserts que j'ai traversés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une seule chose, et c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.

LETTRE II.

J'AI bu l'eau d'oubli ; le passé s'efface de ma mémoire et l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disois en quittant ma patrie dont j'avois à rougir, et à laquelle je ne devois que le mépris et la haine ; puisqu'heureux et digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle et de ses vils habitans que les maux dont j'étois la proie, et l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays, je l'étendois sur toute la terre, et j'en devenois d'autant plus homme en cessant d'être citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est ; et pourquoi vouloir faire plus, si de journée en journée on peut aller au bout du monde? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle ; il semble qu'on doive le franchir tout d'un saut ; au lieu qu'en le prenant par parties, l'on ne fait que des promenades et l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs usages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs besoins factices, ont, pour ainsi dire, une atmosphere qui les sépare des lieux où ils sont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la Fran-

ce; sitôt que quelque chose de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, et se croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'est pas de la même maniere, et ne sauroit dormir aux Indes si son lit n'est fait tout comme à Paris.

Pour moi, je suivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîtesse que je ne mettois pas à mes courses se compensoit par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derriere moi la barriere, en me laissant le temps de réfléchir durant mon retour, si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirois en m'éloignant, et je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je suivois le même air de vent pour toute regle; je marchois tantôt vîte et tantôt lentement selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que je n'en avois besoin pour vivre, je n'étois embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs; ma bourse et mon passeport étoient dans mes bras : mon vêtement formoit toute ma garderobe; il étoit commode et bon pour un ouvrier. Je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit.

Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de personne; je passois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontieres: et quand cela m'arrivoit, peu m'importoit; je r[illegible] là sans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs; j'y aurois, sans peine, passé ma vie, si l'on [illegible] toujours retenu; et mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé et soucieux est toujours suspect; mais un homme tranquille inspire de la confiance; tout le monde me laissoit libre en voyant qu'on pouvoit disposer de moi sans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faisois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'instrument universel. Tantôt paysan, tantôt artisan, tantôt artiste, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoissance de mise, et je me rendois maître de leur usage par mon peu d'empressement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot sur ce que je me donnois pour être, et rien de plus; parce que j'étois simple en toute chose, et qu'en remplissant un poste je n'en briguois pas un autre. Ainsi j'étois toujours à ma place et l'on m'y laissoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare

à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place et guérit ou meurt; je faisois de même, et je m'en trouvois bien. Si je me[illegible] inquiété de mon état, si j'[illegible]sse importuné les gens de me[illegible]s et de mes plaintes, ils se seroient ennuyés de moi; j'eusse inspiré moins d'intérêt et d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus l'on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus; ils aiment à agir librement, et quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espèce de droit; l'accorder est presque un devoir, et l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que de payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent; si quelquefois je me demandois: que fais-je? où vais-je? quel est mon but? Je me répondois: qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort? Je fais

ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence et simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables; je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je [illegible] donne l'exemple d'être heureux et bons sans soin, et sans peine : j'ai répudié mon patrimoine, et [illegible] je ne fais rien d'injuste, et je vis; je ne demande point l'aumône, et je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille : pour suivre toujours la même direction, je m'embarque pour Naples; il s'agit de payer mon passage; vous y aviez pourvu en me faisant apprendre la manœuvre : elle n'est pas plus difficile sur la Méditerranée que sur l'Océan; quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, espèce de patron renforcé, étoit un rénégat, qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corsaires, et disoit s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaisseau et il faisoit sa seconde course depuis ce rétablissement. Il contoit sa vie à qui vouloit l'entendre, et savoit si bien se faire valoir qu'en amusant il donnoit de la con-

fiance. Ses goûts étoient aussi bizarres que ses aventures. Il ne songeoit qu'à divertir son équipage : il avoit sur son bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fusées ; on n'a jamais vu patron de navire aussi gai.

Pour moi je m'amusois à m'ex[illegible] dans la marine ; et quand je n'ét[illegible]s pas de quart, je n'en deme[illegible] moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience, et je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'ouest. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du soleil et des étoiles me sembloit contrarier si fort sa direction, qu'il falloit, selon moi, que l'aiguille déclinât prodigieusement. Je le dis au Capitaine ; il battit la campagne en se moquant de moi ; et comme la mer devint haute et le temps nébuleux, il ne me fut pas possible de vérifier mes observations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jeta en pleine mer ; il dura deux jours : le troisieme, nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Eglise. Un matelot soutint que c'étoit la côte de Sardaigne ; il fut hué, et paya de cette façon sa bienvenue ; car, quoique vieux matelot, il étoit nouvellement sur ce bord, ainsi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fussions ; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curiosité, je me mis à

fureter autour de l'habitacle, pour voir si quelque fer mis là par mégarde ne faisoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin ! En l'ôtant de sa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria: Voile. Le patron regarda avec sa lunette, et dit que c'étoit un petit bâtiment François ; comme il avoit le cap sur nous, et que nous ne l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, et chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à notre bord avec tous leurs biens, pousserent des cris jusqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du patron, et lui dis à l'oreille : *Patron, si nous sommes pris, tu es mort, compte là-dessus.* J'avois paru si peu ému, et je lui tins ce discours d'un ton si posé, qu'il ne s'en alarma gueres, et feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense; mais il ne se trouva pas une arme en état, et nous avions tant brûlé de poudre, que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile. Sitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer sur nous, on nous cria d'amener, et nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le patron, sans en faire semblant, m'observoit avec quelque défiance;

mais sitôt qu'il vit les corsaires dans notre bord, il cessa de faire attention à moi, et s'avança vers eux sans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'esclavage, en purgeant le genre humain d'un traître et la mer d'un de ses monstres. Je courus à lui, et lui criant : *Je te l'ai promis, je te tiens parole*; d'un sabre dont je m'étois saisi, je lui fis voler la tête. A l'instant, voyant le chef des barbaresques venir impétueusement à moi, je l'attendis de pied ferme, et lui présentant le sabre par la poignée : *Tiens, Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire justice ; tu peux la faire à ton tour*. Il prit le sabre, il le leva sur ma tête ; j'attendis le coup en silence : il sourit, et me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres; mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire ; ce qui me confirma qu'il en savoit assez la raison. Cette distinction, au reste, ne dura que jusqu'au port d'Alger ; et nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état ; et le sentiment qui m'occupoit encore dans toute sa force, me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction : que m'ôtera cet événement ? le pouvoir de faire une sottise.

Je suis plus libre qu'auparavant. Emile esclave ! reprenois-je ; eh ! dans quel sens ? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive ? Ne naquis-je pas esclave de la nécessité ? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes ? Le travail ? ne travaillois-je pas quand j'étois libre ? La faim ? combien de fois je l'ai soufferte volontairement ! La douleur ? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte ? sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers ? et je n'en voulois pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines ; que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter ? et qui sait de quelle part il me sera plus supportable ? J'aurois du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre ; combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? n'en portai-je pas une auparavant ? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en sont que les instrumens. Qu'un maître m'assomme ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux ; et tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la vo-

lonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus apparent que réel ; si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui sait le mieux vouloir ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon pere, je puis le dire, le temps de ma servitude fut celui de mon regne ; et jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des Barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, et je fis sous ces rudes maîtres un cours de philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins peut-être qu'ils n'en eussent essuyé parmi nous ; et je connus que ces noms de Maures et de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables, mais ils sont justes ; et s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire.

mais ils n'exigent rien de plus ; et dans leurs châtimens ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les Négres seroient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitoit avec la même équité ; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire ; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de patron : l'on appelloit cela me vendre, comme si jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains ; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi et non pas un autre, ne se vendoit assurément pas ; et la preuve de cela est que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité ; l'on comptoit sur mon rachat, et je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé, si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens et des Moines, que personne ne parloit de ma rançon, et que je ne paroissois pas y songer moi même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, et l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit, ni ne

me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier, dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon patron que celui qu'il me faisoit faire, il m'établit pour son compte, et s'en trouva bien.

J'avois vu disperser presque tous mes anciens camarades du bagne ; ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été, ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi : mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux Chevaliers de Malte entr'autres avoient été délaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs; et les peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient, ainsi que les Consuls, une préférence fort naturelle, et qui n'est pas inique, à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux Chevaliers, l'un jeune et l'autre vieux, étoient instruits, et ne manquoient pas de mérite ; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers ; et la philosophie dont ils se piquoient extrêmement

n'avoit point appris à ces fiers gentils-hommes à servir de bonne grace des pieds-plats et des bandits ; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens ; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien, même ils étoient moins que rien : car parmi les corsaires, un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus servir le vieux que de mes conseils qui lui étoient superflus ; car plus savant que moi, du moins de cette science qui s'étale, il savoit à fond toute la morale. et ses préceptes lui étoient très familiers ; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, et l'on ne sauroit porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune, encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, se perdoit en projets de révoltes et de conspirations impossibles à exécuter, et qui toujours découverts ne faisoient qu'aggraver sa misere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple, et à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable ; mais il méprisa mes conseils, et me dit fiérement qu'il savoit mourir. Monsieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux savoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques soulagemens, qu'il reçut de bonne grace et en ame noble et sensible, mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ses trames pour se procurer la liberté

par un coup hardi ; mais son esprit remuant lassa la patience de son maître qui étoit le mien. Cet homme se défit de lui et de moi : nos liaisons lui avoient paru suspectes, et il crut que j'employois à l'aider dans ses manœuvres les entretiens par lesquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, et condamnés à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare, esclave comme nous, mais qui, pour se faire valoir à son maître, nous accabloit de plus de travaux que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail et que j'étois plus robuste et plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles et les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence et la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, et toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point et de travail et de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de succomber bientôt sous le faix ; tous mes compagnons, tant forts que foibles, mal nourris et plus maltraités, dépérissoient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupporta-

ble, je résolus de m'en délivrer à tout risque; mon jeune Chevalier à qui je communiquai ma résolution la partagea vivement. Je le connoissois homme de courage, capable de constance pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes; et dès qu'il s'agissoit d'actes brillans et de vertus héroïques, je me tenois sûr de lui. Mes ressources néanmoins étoient toutes en moi-même et je n'avois besoin du concours de personne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miseres, et je résolus de le leur proposer, conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se feroit simplement et sans intrigues préliminaires. Nous prîmes le temps du repas où nous étions plus rassemblés et moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge, et je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, et je

suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail, au péril de ma vie et de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très peu de temps et sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inspecteur et éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoiqu'accéleré ne sauroit être empiré. Cette ressource seroit tardive et nulle, quand mon corps épuisé ne seroit plus capable d'aucun travail; alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, et veut, à l'exemple de cet homme de courage, prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet et rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui et moi, nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, et nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple et simplement prononcé, fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux, et qu'ils feroient comme moi. Les autres ne

dirent mot et tout resta calme. Le Chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence ; leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits et de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre avilissement, et leur ardeur par l'espoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui sait braver les tourmens et qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, et tous jurerent de nous imiter et d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain, sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très maltraités les uns et les autres, inutilement toutefois quant à nous deux et à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un seul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas si bien. La constance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes ; et bientôt à coups de nerfs de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches et d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avois prévue et que je lui avois prédite.

Je savois que les effets de l'éloquence sont vifs, mais momentanés. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid et fort ne fait point d'effervescence ; mais quand il prend il pénètre, et l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, et que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, et comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi ; cet exemple en entraîna d'autres, et bientôt la révolte devint si générale que le maître attiré par le bruit et les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser et pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda, et me dit : c'est donc toi qui débauches mes esclaves ? Tu viens d'entendre l'accusation. Si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain, menacé de sa ruine, dans un moment où tout maître

Européen, touché jusqu'au vif par son intérêt, eût commencé sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque, tu ne peux nous haïr; tu ne nous connois pas même; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer nos forces pour ton service, puisque le sort nous y condamne; mais en les excédant ton esclave nous les ôte et va te ruiner par notre perte. Crois-moi, transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué, ton ouvrage ne se fera pas moins; et tu conserveras des esclaves laborieux dont tu tireras avec le temps un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre parti est pris; ton homme vient d'en faire l'épreuve : tu peux la faire à ton tour.

Je me tus; le piqueur voulut répliquer. Le patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades, dont le teint hâve et la maigreur attestoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au surplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré derechef : Tu parois, dit-il, un homme sensé, je veux savoir ce qui en est. Tu tances la

conduite de cet esclave, voyons la tienne à sa place, je te la donne, et le mets à la tienne. Aussi-tôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers, et qu'on les mît à notre chef. Cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit; le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger: le Dey même entendit parler de moi, et voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui, et voyant que je lui plaisois, lui fit présent de ma personne. Voilà votre Emile esclave du Dey d'Alger.

Les règles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages; et leur application, bien qu'imparfaite et très en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre et infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous et moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon patron.

Assem Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire: car de simple matelot, passant par tous les grades de la marine et de la milice, il s'étoit successivement élevé aux premieres places de l'Etat; et après la mort de son prédécesseur, il fut élu pour

lui succéder par les suffrages unanimes des Turcs et des Maures, des gens de guerre et des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il remplissoit avec honneur ce poste difficile, ayant à gouverner un peuple indocile et barbare, une soldatesque inquiète et mutine, avide de désordre et de trouble, qui, ne sachant ce qu'elle desiroit elle-même, ne vouloit que remuer, et se soucioit peu que les choses allassent mieux, pourvu qu'elles allassent autrement. On ne pouvoit pas se plaindre de son administration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'espérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu sa régence assez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce et l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes...

FIN.

TABLE

DES MATIERES

POUR LES DEUX DERNIERS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. le Tome quatrieme.
n. les notes.

Abel (poëme d') Tome III. page 284. *n.*
Académies, inutiles. III. 202
Adolescence (la fin de l'), l'âge le plus heureux. IV. 32
Adolescens ne doivent pas être traités en enfans. III. 137
Instruits des mysteres qu'on leur a cachés. Voy. *Emile.* III. 141
Adultere, commencement des désordres de la jeunesse. III. 172
Ses inconséquences. III. 2[illegible]7
Age, chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir. IV. 62
Age d'or sera toujours une chimere pour ceux qui ont le cœur & le goût gâtés. IV. 165
Agrémens, objets de l'éducation des femmes par rapports au corps. III. 247
Agrigentins. III. 210
Album des voyageurs Allemands. IV. 112
Alcinoüs, son jardin. IV. 35. *n.*
Alexandre. III. 151
Amatus Lusitanus. III. 35. *n.*

Ame (comment se forme l'idée de l') III. 43
Survit au corps. III. 53
Doit elle durer toujours? III. 55
Pourquoi unie à un corps mortel. III. 78
Amour, est fondé sur des illusions. III. 166
Son influence sur les mœurs. III. 31[illegible]
Est-il susceptible de jalousie? Voyez *Jalousie*.
Moyen de prévenir son refroidissement dans le mariage. IV. 168 *et suiv.*
Anciens, vrais modeles de goût. III. 199
Voyageoient peu. IV. 174
Angloises, usage immodéré qu'elles font des baleines dans leurs habillemens. III. 251
Anglois et *François* comparés par rapport aux voyages. IV. 112
Antoine, comment il émut le peuple à la mort de César. III. 152
Apelles. III. 265
Apicius. III. 206
Apparence (on ne cherche que l') dans les devoirs et les vertus. IV. 153
Argent, tue l'amour. III. 214
Aristide. III. 115
Aristocratie. IV. 142
Convient aux Etats médiocres. IV. 143
Arts agréables, conviennent aux jeunes filles. III 268
Athéisme, ses effets comparés à ceux du fanatisme. III. 126. *n.*
Atomes. III. 33
Aubenton (M. d') IV. 16
Aurelius Victor, cité. III. 157
Auteurs, leur conversation plus instructive que leurs livres. III. 198
Qui consultent les savantes, mal conseill[illegible]. III. [illegible]

Autochtones, ce que c'est. IV. 114

B*AYLE*. III. 127. *n.*
Babil (le grand) d'où il vient. III. 184
Babil des petites filles, par quelle interrogation doit être retenu. III. 273
Barbares, effet de leurs émigrations IV. 115
Beau (le Sr. le), cité sur les Sauvages. III. 135
Beauté. III. 263
N'est pas à rechercher dans le mariage. IV. 10
Brille par elle-même. III. 264
Bible, son langage modeste. III. 155
Bibliothèque. III. 210
Bienséances; ce qu'elles exigent pour les femmes. IV. 28
Biens (les) du monde, moyen d'en jouir. IV. 97
Bonheur, fin de tout être sensible. IV. 88
On ne doit pas le chercher sans savoir où il est. IV. 89
Sa route est celle de la nature. *ibid.*
Bon (il ne suffit pas d'être) IV. 94
Bonté, naturelle à l'homme. III. 64
Bossuet. III. 103
Brantome. III. 316. *n.*
Bucentaure. III. 150. *n.*

C*APITALES* (villes) se ressemblent toutes. IV. 148
Capitales, pourquoi tout y afflue. IV. 117
Voyez *Villes*.
Campagne, quelle société y convient. III. 219
Cathéchisme. III. 279
Ses réponses à contre-sens. *ibid.*
Modèle d'introduction, la *Bonne* & la *Petite*. III. 280 *et suiv.*

Catholiques, font grand bruit de l'autorité de l'Eglise. III. 105
Catilina. III. 66
Caton. III. 65
César. *ibid.*
Charron, cité. III. 87. *n.*
Chasse, (quel est pour les jeunes gens le vrai temps de la) III. 145
Ennemie de l'amour. *ibid.*
(Le droit exclusif de la), source de peines. III. 222
Chasse libre, ses plaisirs. III. 223
Chasteté, ses fruits. III. 156
Vertu délicieuse pour une belle femme. III. 301
Chrétiens, n'examinent pas ce que les Juifs allèguent contr'eux. III. 106
Christianisme, son influence sur les Gouvernemens, III. 128. *n.*
A outré les devoirs. III. 269
Chymistes, (absurdités de quelques). III. 37. *n.*
Cicéron. III. 200
Circé. IV. 80
Citoyens, sens de ce mot. IV. 131
Les François en ont dénaturé l'idée. III. 186. *n.*
Clarke, annonçant l'Etre des Etres. III. 20
Cléopâtre. III. 157
Combinaisons de la matiere, (la multitudes des) n'explique pas l'harmonie du monde. III. 35
Compilateurs. III. 201
Condamine (M. de la) cité, sur quoi. III. 24. *n.*
Conscience. III. 14, 44
Sera la source des peines et des plaisirs dans l'autre vie. III. 56 *et suiv.*
Est le meilleur des casuistes. III. [illegible]62
Dépose pour elle-même. III. [illegible]

Conscience. Fait l'excellence de l'homme. III. 73
Pourquoi nous n'entendons pas toujours sa voix. *ibid.*
Contrat social, base de toute société civile. IV. 130
Contrat, produit un corps moral et collectif. IV. 131
Teneur du *contrat*. *ibid.*
Seule loi fondamentale. IV. 133
N'a jamais besoin d'autre garant que de la force publique. *ibid.*
Rend l'homme plus libre qu'il ne seroit dans l'état de nature. IV. 134
Convenances, il y en a de deux sortes. III. 333
Les naturelles font seules les heureux mariages. IV. 3
Voyez *Mariage*.
Coquetterie, change de forme et d'objet selon ses vues. III. 247
Tenue dans ses limites devient une loi de l'honnêteté. III. 298
Discernement qu'elle exige. III. 295
Coquettes, leur manege entre deux hommes avec chacun desquelles elles ont des liaisons secrettes. III. 296
Sans autorité sur leurs amans dans les choses importantes. III. 316
Coriolan. III. 311
Corps, qu'est-ce que j'appelle des corps? III. 23
Corps intermédiaire entre les sujets et le Souverain: ses différens noms selon ses différentes relations. IV. 137
Corps politique, et ses différens noms par rapport à ses différentes fonctions. IV. 131
Couvens, en quoi préférables pour les filles à la maison paternelle. III. 249

Véritables écoles de coquetterie. III. 305
Ctésias. IV. 115
Culte, principe du premier *culte* que je rends à la Divinité. III. 42
Que Dieu demande. III. 85
Culte extérieur, affaire de police. III. 86
Curé, Ministre de bonté ; ses devoirs. III. 120

DALILA. III. 236
Darius en Scythie, quel présent reçoit des Scythes. III. 151
Décemvirs. III. 311
Démocratie. IV. 142
Convient aux petits Etats. IV. 144
Démosthènes. III. 199
Descartes. III. 15. 30
Dessin, à quoi doit se borner pour les jeunes filles. III. 254
Deutéronome. III. 93. *n.*
Loi qu'il contenoit sur les filles abusées. III. 236
Devoirs, plus ils sont pénibles, plus ils doivent être soutenus de fortes raisons. III. 313
Comment on apprend à les aimer. III. 301
Diane, pourquoi on l'a faite ennemie de l'amour. III. 146
Dieu, (quel est l'Etre que j'appelle). III. 39
Incompréhensible. III. 40
Bon, Juste, Puissant. III. 52
Immatériel. III. 58
Eternel, Intelligent. III. 59
L'idée d'un Dieu, source de courage et de consolation. III. 76
Diogène. III. 151
Disputes, (l'inutilité des). III. 23
Dissimulation, quelle est celle qui convient aux femmes. IV. 59. *n.*

Dogmes, ne sont pas tous de la même importance. III. 286
Les seuls utiles sont ceux qui tiennent à la morale. III. 288
Domestiques. Voyez *Laquais*.
Douceur, la plus importante qualité d'une femme. III. 259
Droit politique, est à naître. IV. 125
Difficultés qui naissent à l'éclaircissement de cette matiere. *ibid.*
Comment il faut s'y prendre pour l'étudier. IV. 126
Droit de force, jeu de mots. IV. 127
Droit de nature, ou autorité paternelle. Sa mesure. IV. 128
Droit d'esclavage, impossible. IV. *ibid.*
Droit de propriété. IV. 133
Duclos, cité sur la politesse. III. 189

EDUCATION, moyen d'en étendre l'effet sur la vie entiere. IV. 61
Différente pour les deux sexes. III. 242
Des femmes doit être relative aux hommes. III. 245
Des femmes doit être dirigée sur deux règles, le sentiment intérieur et l'opinion. III. 289
Emile, vertueux solidement depuis qu'il connoît Dieu. III. 132
L'âge de licence pour les autres est pour lui l'âge de raison : d'où vient cette différence. III. 133
Emile adulte sera plus docile qu'enfant. III. 137
Sa franchise. III. 142
Doit être instruit des mystères qu'on lui avoit cachés. III. 141

Ne doit pas l'être subitement. III. 143

Comment j'évite ce qui pourroit échauffer son cœur, ou éveiller son imagination. III. 145

Emile. Occupation pour le distraire. III. 146

Précautions dont je me sers pour lui donner les premieres instructions sur les mysteres qu'on lui avoit cachés. III. 152 *et suiv.*

Me conjure lui-même de rester son maître. III. 158

Discours où je lui fais sentir le poids de ses engagemens et des miens. III. 159

Comment je gagne sa confiance. III. 161

Je l'invite à chercher avec moi la compagne qui lui convient. III. 165

Bien armé contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs. III. 171

Leçon que je lui donne contre les séducteurs. III. 173 *et suiv.*

Son entrée dans le monde. III. 181

Sa maniere de s'y comporter. III. 181 *et suiv.*

Sa contenance ferme et non suffisante. III. 185

Ses manieres auprès du sexe. III. 186

Exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature. III. 188

Sa tournure d'esprit. III. 190

Quitte Paris avec moi. IV. 11

Sa maniere de voyager. *ibid.*

Dans quel esprit il a été élevé. IV. 14

Son cabinet d'histoire naturelle. IV. 16

S'égare dans les montagnes. IV. 17

Est bien reçu dans une maison. *ibid.*

Sur quoi roule l'entretien. IV. 20

Comment il entend le nom de Sophie. IV. 21

Devient amoureux. IV. 22

Conversation qu'il a le soir avec moi. IV. 25

S'empresse à s'accommoder du linge de la maison. IV. 26
Demande la permission de revenir. IV. 27
Emile. Fixe son séjour à deux lieues. IV. 29
Tableau de son bonheur. IV. 31
Revient chez Sophie. IV. 33
Demande Sophie à ses parens. IV. 38
Ses richesses, obstacle pour obtenir Sophie d'elle-même. IV. 40
Il y veut renoncer. *ibid.*
Comment je lui explique ce qui arrête Sophie. IV. 42
A son gouverneur pour médiateur de ses amours. IV. 43
Amant déclaré. IV. 44
Donne différentes leçons à Sophie. IV. 45
Brouillerie, à quel sujet.. IV. 50
Raccommodement, à quel prix. *ibid.*
La nature de sa jalousie. IV. 60
Est fait pour la vie active. IV. 64
Pourquoi ne va plus voir Sophie à cheval. IV. 66
N'est point efféminé par l'amour. IV. 65
Ses occupations, les jours où il ne va pas voir Sophie. IV. 70
Sa conduite avec les paysans. *ibid.*
Vaincu à la course par Sophie. IV. 75
Est visité à l'attelier par le pere de Sophie. IV. 76
Ensuite par Sophie et sa mere. *ibid.*
Refuse de les suivre et par quel motif. IV. 77
Justifié de son refus par Sophie. IV. 78
Attendu chez Sophie, ne s'y étoit pas rendu. IV. 80
Pourquoi. IV. 82
Présente avec Sophie un enfant au baptême. IV. 86

Discours que je lui fais pour le préparer à partir et avec quel terrible préambule. IV. 87 *et suiv.*

Emile; son inquiétude et son trouble. IV. 98

Reçoit l'ordre de quitter pour un temps Sophie. IV. 102

Sa situation au moment du départ. IV. 107

Aura pour objet dans ses voyages d'étudier les Gouvernemens. IV. 110

Trait qui m'a suggéré l'idée de le rendre amoureux avant que de le faire voyager. IV. 145

Sentimens qu'il rapporte de ses voyages. IV. 158

Son retour auprès de Sophie. IV. 165

Son mariage. *ibid.*

Conseils que je lui donne pour prévenir le refroidissement de l'amour. IV. 169 *et suiv.*

Laisse Sophie l'arbitre de ses plaisirs. IV. 171

Son mécontentement quand elle use du droit qu'il lui a cédé. IV. 173

Prêt à devenir pere. IV. 177

M'invite à me reposer de mes travaux, mais à rester le maître des jeunes maîtres. *ibid.*

Empédocle, cité. III. 209

Enclos, (Mlle. Ninon de l'). III. 299

Enfans, s'ils ne font pas de leurs gouverneurs leurs confidens, c'est la faute de ceux-ci. III. 142

Ont des amusemens communs et des goûts particuliers. III. 252

Ennui (l') par où commence. III. 208

Grand fléau des riches. III. 217

Dévore les femmes sous le nom de vapeurs. *ibid.*

Epitaphes des anciens et des modernes. III. 199

Epoux, c'est à eux à s'assortir. III. 333

Doivent continuer d'être amans. IV. 169

Epoux (jeunes), tableau de leur volupté. IV. 173

Espagnole. III. 338
Espagnols, voyagent inutilement. IV. 111
Espérance, fait plus jouir que la réalité. IV. 99
Esprit, (l') III. 271
Etats, sens de ce mot en politique. IV. 131
Eternité, (l'idée de l') ne s'auroit s'appliquer aux générations humaines. III. 286 *n*
Evangile, sa sainteté. III. 113
Ses caracteres de vérité. III. 116
Existe (l') premiere vérité connue. III. 21
Exist... (l') des objets de nos sensations, seconde vérité connue. III. 23

F*ANATISME*, sa premiere source. III. 2-8
Ses effets comparés à ceux de l'athéisme. III. 127 *n.*
Femelles des animaux, sans honte. III. 232
Leur exemple ne conclut rien pour les femmes. *ibid.*
Leur refus de simagrée et d'agacerie. *ibid. n.*
Accouplement exclusif dans certaines espèces. IV. 56
Femme, (la) ou Sophie. III. 229
Femme (la) ou Sophie, conformités et différences de son sexe et du nôtre. *ibid.*
Femmes du monde, ennuyées pour avoir l'air de s'amuser. III. 217. *n.*
Femmes, sont hommes et en quoi. III. 229
Faites pour plaire à l'homme. III. 230
Leur timidité et leur réserve nécessaires pour la conservation du genre humain. III. 231
Font gloire de leur foiblesse et pourquoi. III. 234
Leur empire. III. 235
Conséquences de leurs infidélités dans le mariage. III. 237

Femmes, raisons qui mettent l'apparence même au nombre de leurs devoirs. III. 238
Plus fécondes dans les campagnes que dans les villes. III. 238
Ne peuvent pas être successivement nourrices et guerrieres. *ibid.*
Ne doivent pas avoir la même éducation que les hommes. III. 242
Ont tort de se plaindre que nous les élevons pour être vaines et coquettes. *ibid.*
Femmes, ne doivent pas rester dans l'ignorance. III. 244
La dépendance mutuelle des hommes et des femmes n'est pas égale. *ibid.*
Ne doivent pas chercher à plaire à de petits agréables, mais à l'homme de mérite. III. 247
Leur plus importante qualité. III. 259
Doivent avoir des talens agréables. III. 267
L'esprit est leur véritable ressource. III. 263
Leur politesse. III. 274
Leur raison est une raison pratique. III. 276
Doivent avoir la religion de leurs maris. *ibid.*
Toujours extrêmes. III. 278
Faut-il cultiver leur raison. III. 291
Simplicité de leurs devoirs. *ibid.*
Pourquoi il faut les instruire. III. 292
Leur politesse comparée à celles des hommes. III. 293 *et suiv.*
Les observations fines sont leur science. III. 297
Sont moins fausses qu'adroites. *ibid.*
Ne sont point faites pour les recherches abstraites. III. 301
Juges naturels des hommes. III. 309
Ont été respectées chez tous les peuples qui ont eu des mœurs. III. 310.

Femmes, leur empire à Rome. *ibid.*
Ont le jugement plutôt formé que les hommes. III. 326
Ne sont pas faites pour courir. IV. 75
Sont susceptibles de l'enthousiasme, de l'honnête et du beau. III. 345
De quelle nature est leur empire. IV. 5
Pressentent de loin l'inconstance des hommes. IV. 169
Femmes sans pudeur, plus fausses que les autres. III. 2[illegible]8 et *n.*
Femmes honnêtes sont les seules qui aient un empire réel sur les hommes. III. 315
Femmes beaux-esprits, fléaux de leurs maisons. IV. 8
Ridicule au-dehors. *ibid.*
Festins, description d'un *festin* de campagne. III. 219
Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance. III. 247, 252
Filles lettrées. IV. 9
Fille de Spartes s'exerçoient comme des garçons. III. 249
Filles (les petites), leur amour pour la parure donne un moyen facile de leur apprendre à tenir l'aiguille. III. 253
Nécessité de les exercer à la contrainte. III. 237
Plus dociles et intelligentes que les petits garçons. III. 254
Exemples de l'adresse qu'on peut employer pour leur faire apprendre ce qu'elles ont de la répugnance à étudier. III. 255
Ne doivent pas être pressées sur la lecture et l'écriture. III. 254
Il faut empêcher qu'elles ne s'ennuient dans leurs

occupations. III. 257

Filles, et qu'elles ne se passionnent dans leur amusemens. *ibid.*

Plus rusées que les petits garçons. III. 261 *et s.*

Doivent apprendre des arts agréables. III. 267

Leur faut-il des maîtres ou des maîtresses. III. 270

Ont plutôt le sentiment de la décence que les petits garçons. III. 271

Filles (les pe[illegible]es), doivent être instruites à ne dire que des choses agréables. III. 273

Filles (les jeunes), on doit les agacer pour les exercer à parler aisément. III. 27[illegible]

Leur politesse entr'elles froide et gêné[illegible]. III. 274

Se caressent avec plus de grace devant les hommes. III. 275

Pourquoi il faut leur parler de la religion de meilleure heure qu'aux enfans mâles. III. 275

Doivent voir le monde et être les compagnes de leurs meres. III. 303

Pourquoi desirent de se marier. III. 305

Comment il faut leur présenter leurs devoirs. III. 308

Gêne apparente qu'on leur impose et dans quel but. III. 305

D'où naît la facilité de céder à leurs penchans. III. 301

Moyen de les rendre vraiment sages. III. 314

Ce qui les rend médisantes. III. 227

Flogistique, ce que c'est selon les Chymistes. III. 27 *n.*

Fontenelle, sophisme qu'il faisoit dans la dispute des anciens et des modernes. III. 201

Forces, il faut les essayer avant le péril. IV. 95

Leur développement est l'objet de l'éducation [illegible] hommes par rapport au corps. III. [illegible]8.

François, qui en a vu dix les a tous vus. IV. 110
François et *Anglois* comparés par rapport aux voyages. IV. 111

Galanterie, son origine. III. 235
Galerie. III. 209
Garçons (les petits), moins rusés que les petites filles. III. 260 *et suiv.*
Se révoltent contre l'injustice. III. 324
Germains, continence de leur jeunesse. III. 310
Gourmandise. III. 321
Goût, ce que c'est. III. 313
Ce qui rend ses décisions arbitraires. *ibid.*
Dans quelles sociétés il faut vivre pour le former. III. 314
Où sont ses vrais modeles. III. 315
Le bon tient aux bonnes mœurs. *ibid.*
Comment il se corrompt. III. 317
Différence de celui des anciens et des modernes. III. 319 *et suiv.*
Où doit être étudié. III. 321
Gouvernement, ses actes différens de ceux de la souveraineté. IV. 137
Doivent différer en nature suivant que les Etats different en grandeur. IV. 139
Il est d'autant plus foible qu'il y a plus de magistrats. *ibid.*
Le plus fort est celui d'un seul. IV. 141
Quel seroit son *minimum* d'activité. *ibid.*
Ses différentes formes. IV. 142
Deux règles faciles pour juger de leur bonté relative. IV. 149 *et suiv.*
Grecs, en quoi leur éducation étoit bien entendue. III. 249
Grecques (les femmes), une fois mariées ne pa-

roissoient plus en public. *ibid.*
Grossesses, leur danger avant l'âge. IV. 102
Grotius. IV. 125, 145
Gymnastique, comment les Grecs cherchoient à en balancer les mauvais effets. III. 249

HABITUDES de l'enfance doivent être prolongées dans la jeunesse. IV. 61
Leur effet. IV. 63
On n'en fait pas contracter de véritables aux jeunes gens ni aux enfans IV. 64
Habitude de jouir en ôte le goût. IV. 99
Hercule. III. 235
Héro. IV. 66
Hérodote, a peint les mœurs. IV. 113
Ne doit pas être tourné en ridicule à ce sujet. IV. 115
Historiens anciens, sont meilleurs peintres des mœurs que les modernes. IV. 113
Hobbes. IV. 125
Homere. IV. 34
Homme, sa supériorité sur les autres êtres. III. 39 *et suiv.*
Malheureux et méchant par l'abus de ses facultés. III. 49
Composé de deux substances. III. 43, 53
Auteur du mal. III. 51
Bon naturellement. III. 64 *et suiv.*
Son mérite est dans sa puissance. III. 230
Dépend à son tour de la femme. III. 234
Hommes (les) dégénèrent par les désordres du premier âge. III. 181
Ne doivent pas avoir la même éducation que les femmes. III. 24
La dépendance mutuelle des hommes et des

femmes n'est pas égale. III. 244
Leur politesse. III. 274
Plus fausse que celle des femmes. *ibid.*
Hommes, mentent quand ils se plaignent que la vie est trop courte. IV. 12
Toujours les mêmes dans chaque âge. IV. 62
Tiennent par leurs vœux à mille choses et par eux-mêmes ne tiennent à rien. IV. 91
On ne les connoît qu'après avoir voyagé. IV. 109
Honnêteté (la véritable) est toujours sacrifiée à la décence. IV. 53
Horace. III. 225
Hospitalité, ce qui la détruit. IV. 19

IDÉALISTES, leurs distinctions sont des chimeres. III. 23
Idées, comparatives et numériques ne sont pas des sensations. III. 24
Abstraites, source d'erreurs. III 33
Idées, acquises, distinguées des sentimens naturels. III. 70
Ignorance, ne nuit pas aux mœurs. IV. 6
Imitation de la nature, source unique du beau dans les travaux des hommes. III. 195
Intelligence (il existe une). III 34
Intérêt, n'agit-on que par intérêt. III. 69
Intolérans, argument auquel ils ne peuvent répondre. III 111
Inspiré (dialogue de l') et du raisonneur. III. 95
Instinct. III. 61 *n.*
Instituteurs, ont tort de faire horreur de l'amour aux jeunes gens. III. 162
Le jeune homme ne doit rien faire à leur insu. III. 179
Ne doivent pas vouloir passer pour parfaits dans

l'esprit de leurs Eleves. III. 180
Ce qui les trompe. IV. 63
Jalousie, de deux sortes. IV. 55
Jalousie, explication de celle des animaux. IV. 56 *et suiv.*
N'est pas naturelle à l'homme. IV. 58
Son origine. IV. 59
A-t-elle lieu dans le véritable amour. III. *ibid.*
Jésus, son portrait. III. 115
Jeu, ressource d'un désœuvré. III. 211
La passion du *jeu* a été amortie par le goût des sciences. *ibid.*
Jeunesse, par où commençent ses désordres. III. 168
Exemple. III. 169 *et suiv.*
La solitude est dangereuse pour elle. III. 176
Précautions qu'on doit prendre pour la préserver d'une habitude fatale. III. 178
En quoi se trompe. IV. 31
Juger et sentir ne sont pas la même chose. III. 23
Juifs, n'osent dire leurs raisons contre le christianisme. III. 106
Justes, leur bonheur dans l'autre vie sur quoi fondé. III. 55
Leur sérénité. III. 66
Justice, sa notion, la même chez tous les peuples. III. 67

L*ANGUE Françoise*, obscene. III. 154
Langues, à quoi mene leur étude. III. 198
Laïs. III. 192
Laquais, il en faut peu pour être bien servi. III. 207
Laquais, nuisent à la gaieté des repas. III. [illegible]
Léandre. IV. 6[illegible]
Leçons, leurs mauvais effets quand elles sont tristes. III. 308